

AUX ARMES !



BULLETIN DE LIAISON DES FORCES FRANÇAISES DE L'INTÉRIEUR DE LA 14^{EM} RÉGION

PRIX 15^{FR}

1945

N^o 4 JANVIER 1945

AUX ARMES

BULLETIN DE LIAISON
DES FORCES FRANÇAISES DE
L'INTÉRIEUR DE LA 14^e RÉGION

RÉDACTION : ÉTAT-MAJOR RÉGIONAL

Directeur : Commandant de NADAILLAC

31, Place Bellecour, 31 — Téléph. F. 59-17 à 59-20

SOMMAIRE

	PAGES
Vœux du Colonel Descour	1
Editorial par J.-M. Domenach	2
L'Alsace libérée	3
Noël strasbourgeois par A. Vogelsperger ..	9

PREMIERE PARTIE : L'Armée.

La carrière du Général Brosset	13
Didier par Rosine	14
Noël en prison par Jean Nocher	15
URIAGE, école militaire	16

DEUXIEME PARTIE : La Nation.

Guerres de libération	28
Chant des partisans	31
L'Evolution sociale en Angleterre	32
L'Effort de guerre à Saint-Etienne	33

TROISIEME PARTIE : Informations militaires.

Prise d'Arme Franco-Soviétique	38
Guerre dans le Pacifique	40
Retour des drapeaux	44
Synthèse des événements militaires	46
Départements	47



S

oldats de la 14^e Région, soldats du front des Alpes, soldats du territoire je vous salue.

Elevons ensemble pieusement nos cœurs vers l'âme de nos camarades morts pour la France.

Souvenons-nous de leur grandeur et jurons ensemble une fois encore de nous montrer dignes de leur sacrifice.

L'héroïque année s'achève ; malgré nos douleurs elle laisse en nous une joie ineffaçable, une joie amère, certes, mais plus forte et plus belle dans son amertume que tous les plaisirs de la terre.

Ne l'oubliez pas, cette joie de l'héroïsme et du sacrifice qui, une fois, a traversé votre vie.

Et puisque c'est le temps des vœux, je n'en formulerai point d'autre que celui-ci : qu'il vous soit donné dans l'année qui vient comme dans celles qui suivront de vous tenir toujours prêts à répondre généreusement à l'appel de la vérité pour défendre les hommes et votre patrie. Méprisez donc les bas plaisirs et qu'un bonheur puisé aux sources de la liberté, celui que vous connûtes dans la Résistance, éclaire toute votre vie d'une lumière ardente.

Elles brûlent, certes, les âmes qui sont conduites par un tel amour de l'héroïsme ! Les douleurs ne leur sont point épargnées. Pour elles jamais ne cesse le combat. Après la guerre c'est encore la guerre, celle qu'on dirige contre soi-même pour abattre les puissances mauvaises, le mensonge, l'avarice, l'égoïsme, toutes les bassesses qui périodiquement conduisent les hommes à se maudire et à s'exterminer.

Mais si les âmes nobles se consument courageusement dans cette lutte qu'est la vie, il n'est pas de plus haute sagesse ni de bonheur plus certain que celui qu'elles atteignent. Vous avez connu ce bonheur, encore une fois ; vous savez qu'il naissait de vos sacrifices. Je vous souhaite d'être demain et toujours comme vous avez été hier au temps de la Résistance : fiers, libres et détachés de vous-mêmes : heureux.

Le Colonel DESCOUR

Gouverneur Militaire de Lyon
Commandant la XIV^e Région

Le Colonel DESCOUR



IL FAUT CROIRE AU PÈRE NOËL

NOËL 1943... A Lyon, la police, qui jugeait le moment bien choisi, raffait dans les rues. Là-haut dans un chalet de Savoie, dans une « jasse » du Vercors, quelque part au milieu des neiges, des réfractaires chantaiient autour d'un feu. Pas de débarquement, pas de ravitaillement, pas de parachutages. C'était Noël et on ne s'en apercevait pas... Mais tandis qu'on se couchait, et que la conversation, comme tous les soirs, revenait se fixer sur l'espoir des lendemains, la vieille plaisanterie des réprouvés, comme tous les soirs a fusé, mais qui dans cette nuit d'espérance, prit soudain un sens tragique : « Tu y crois, toi, au Père Noël ? ».

Mes camarades, le Père Noël est là. C'est aux sapins d'Alsace qu'il accroche aujourd'hui les lampions de la victoire. Le barbu a été long, mais il est là, les pieds dans la neige des Vosges. L'histoire dira que ce n'est pas de notre faute si nous ne sommes pas tous avec lui à la frontière du Rhin, mais nous y avons quelques camarades, quelques représentants qui, dans cette nuit de Noël, sauvent bien lui chanter nos chansons.

Nous étions des vaincus, nous voici des vainqueurs. Nous avons eu tout ce que nous avions rêvé : l'assaut de la nation enfin dressée tout entière contre les tyrans, la levée d'une armée dans sa jeune

gloire, la ruée sur Paris, et maintenant les troupes alliées sont à Sarrelouis, à Mulhouse, à Montbéliard, sont à Strasbourg, et sur toute la frontière tâtent l'Allemagne. En janvier 1943, de Gaulle n'était encore que le chef d'un groupe héroïque, mais discuté par la plupart des puissances, en décembre 1944, de Gaulle est à Moscou, et notre prestige, notre drapeau, lavés, reparaissent à la face du monde. Malgré les traitres et les pourris, malgré les timides et les pontifes, le Libérateur à la Croix de Lorraine a imposé le triomphe d'un acte de foi qu'ils appelaient absurdité et entêtement. Au régime de l'humiliation succède le régime de la grandeur. L'an qui vient, nous le savons, apportera la dernière victoire.

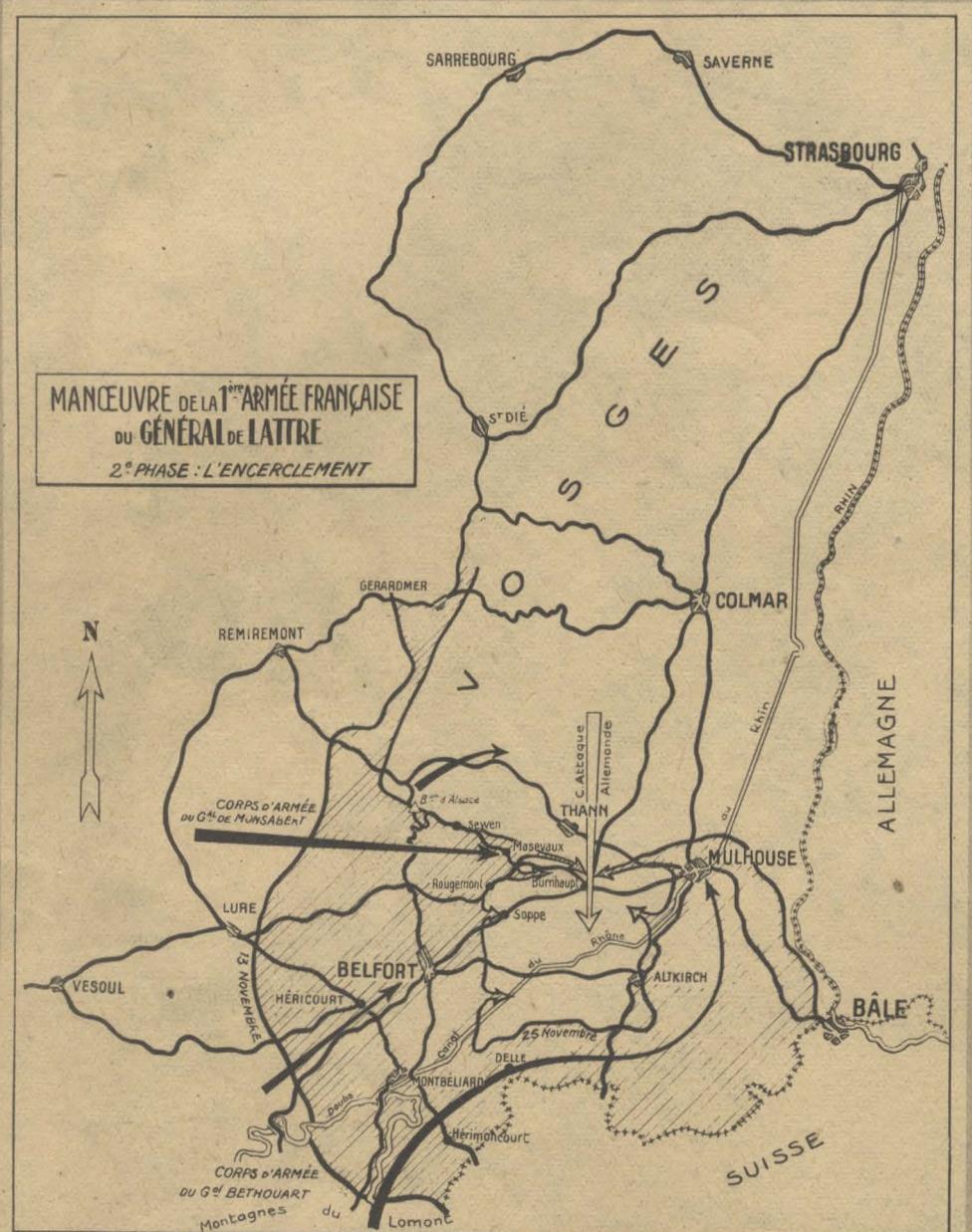
Ainsi ceux qui ont cru malgré tout, espéré malgré tout, ont eu raison. Voilà pourquoi, dans cette nuit sacrée, triomphe pleinement l'espérance. Français, il faut croire au Père Noël, et vous y avez cru. Je veux dire qu'il faut croire au miracle, lorsqu'il est préparé par la volonté lucide et tenace de ceux qui ne désespèrent pas, lorsqu'il est appuyé sur le sacrifice de ceux qui ont tout donné, lorsqu'il est la manifestation de la foi d'un peuple rendu à lui-même et confiant désormais dans son destin.



A Nancy, en attendant le Général de Gaulle : un photographe américain joue avec des enfants en costume régional.
PWB EA 39.264

EN ALSACE LIBÉRÉE

La LIBERATION



Par une double opération menée avec une audace inouïe, par la 1^{re} Armée Française dans la région de Belfort et par la 7^e Armée Américaine renforcée de la 2^e Division blindée (Division Leclerc) dans la région de Sarrebourg-Saverne, la libération de notre Alsace vient d'être en grande partie réalisée, événement d'une immense importance à un moment où la France reprend pleinement sa place parmi les Alliés.

I. LA MANŒUVRE DE LA 1^{re} ARMÉE FRANÇAISE. (1)

L'ARMÉE française avait l'ardent désir de délivrer les populations du bassin industriel du Doubs, dont le sort devenait chaque jour plus tragique, et d'arriver la première sur la terre alsacienne. L'opération fut préparée dans le plus grand secret. Deux solutions pouvaient être envisagées : ou passer à travers les Vosges, ou forcer la trouée de Belfort. A cause de la neige qui recouvre les cols, le général de Lattre se décida pour la seconde, tout en sachant que la tentative était extrêmement hardie, car des moyens de défense considérables avaient été accumulés dans le camp retranché et de nombreux fortins établis à la frontière suisse tenaient sous leur feu la route d'Héricourt.

Par une feinte habile, le commandant en chef trompe le général allemand Wiese sur ses véritables intentions. Il donne l'ordre au général de Montsabert, qui dirige le deuxième corps d'armée, de maintenir dans les Vosges une attitude agressive ; de grandes unités blindées et de l'artillerie légère sont déplacées dans la région de Vesoul-Remiremont : des fausses nouvelles sont lancées qui, parvenues aux Allemands par des canaux divers, leur donnent une idée inexacte de la situation. Pendant ce temps, de grandes concentrations d'artillerie lourde s'opèrent au contraire dans la région du Lomont et la boucle du Doubs ; puis, les deux nuits qui précèdent l'attaque, les unités montées dans les Vosges reviennent, tous feux éteints, vers le sud et la division blindée du Vigier se masse derrière le Lomont.

Le 14 novembre à midi, après un violent tir de pièces de 155 et de 105 dont les obus s'abattent sur des positions allemandes soigneusement repérées, le premier corps d'armée du général Béthouart en face de Belfort part à l'attaque. Le temps est épouvantable, mais, malgré les rafales de neige et de pluie, la 9^e division d'infanterie coloniale du général M..., à droite, et la 2^e division du général C..., avancent de cinq à six kilomètres.

Le général allemand Hoschmann, commandant la 338^e division qui faisait, avec son aide de camp, une tournée d'inspection en première ligne, est tué. On trouve, à côté de son cadavre, une serviette contenant non seulement le plan du dispositif, mais un carnet donnant les indications sur l'armement des unités et la valeur des officiers.

Les 15, 16 et 17, l'attaque se poursuit. Héricourt, à l'aile gauche, tombe, tandis que, forçant le verrou, le long de la frontière suisse, les blindés du général du Vigier s'emparent d'Héricourt et, devant les renforts allemands, prennent le pont intact de Delle. Leur consigne est simple : « A toute allure vers Altkirch et le Rhin ». Le 20, à 4 heures du matin, leurs premiers éléments arrivaient au bord du grand fleuve, tandis que d'autres se rabattaient vers Mulhouse. Pendant ce temps, Montbéliard, après de violents combats de rues, succombait le 17. La bataille du Doubs était gagnée ; le front allemand était rompu, et le général de Lattre liant étroitement l'exploitation à la rupture, ne laissait aucun répit à l'adversaire.

Pris au piège, l'adversaire résolut cependant de réagir vigoureusement. C'eût été mal connaître l'ennemi que de lui attribuer

(1) Extraits d'un article de M. Payot paru dans le Journal de Genève, et d'un communiqué des Services de Presse au Ministère de la Guerre.

de l'ALSACE

le dessein de battre en retraite hâtivement pour échapper à son destin par la fuite. Loin de reculer, l'adversaire, rassemblant toutes ses forces, riposta aussi par une manœuvre décisive.

Les Allemands envoyèrent des renforts et en particulier la 198^e division d'infanterie qui est venue appuyer les 153^e et 338^e divisions, durement éprouvées. Le 21 novembre, fonçant droit vers le sud, dans le secteur ouest de Mulhouse, à l'endroit où les communications de notre aile droite étaient les plus vulnérables, l'ennemi lance de violentes attaques de chars contre l'étroit goulot qui relie les arrières de l'Armée française aux troupes arrivées sur le Rhin. Pendant plusieurs jours, se livra aussi sur la frontière suisse une rude bataille dans les bois et les étangs.

Mais cette menace prévue n'intimida pas notre manœuvre et le général commandant la première armée riposta en donnant l'ordre au général de Montsabert, commandant le deuxième corps d'armée, de marcher hardiment vers l'ouest.

Disposant de forces réduites, aux prises avec les plus rudes difficultés de terrain et sous la pluie battante, en face d'un adversaire qui résistait pied à pied, ce corps d'armée abordait la ligne des cols des Vosges.

En dépit d'une fatigue extrême, il franchissait la partie sud de la crête et descendant le Ballon d'Alsace pénétrait dans les hautes vallées alsaciennes. Le 23, il attaquait Sewen. Le 24, nos troupes étaient à Rougemont, débordant Belfort par le nord.

En même temps, de l'est, le général commandant l'armée jetait nos forces de Mulhouse, face à l'ouest, à la rencontre du deuxième corps d'armée.

Menacé par les deux branches de la tenuille, ayant échoué dans sa tentative audacieuse vers le sud, l'ennemi entama un mouvement de repli : le 25, il évacuait les derniers forts de Belfort. Trop tard pour échapper à notre étreinte.

Vigoureusement lancé en avant, brisant les obstacles qui s'opposaient à sa marche, le 2^e corps d'armée pénétrait à Masevaux le 26 novembre, et débouchant de Rougemont dans la plaine, accentuait sa poussée vers l'Alsace, tandis que nos forces blindées, venant de l'est et formant bloc, écrasaient l'un après l'autre, de village en village et de forêt en forêt, les résistances ennemis.

Cependant, luttant avec rage et désespoir, les Allemands tentaient jusqu'au bout d'enrayer notre marche. Vains efforts.

Le 28 novembre, à 4 heures de l'après-midi, le premier et le deuxième corps d'armée réalisaient leur jonction sur le plateau de Burnhaupt. Ainsi se fermait le cercle de fer : les dernières forces allemandes étaient détruites.

15.000 prisonniers, plus de 100 chars détruits et un énorme butin, tels sont les résultats de cette bataille où l'artillerie a en outre détruit des bataillons entiers. A part la tête de pont de Huningue, la résistance allemande en Haute-Alsace s'est effondrée et le général de Lattre pouvait adresser au Gouvernement français le télégramme suivant :

« Suis heureux pouvoir vous annoncer succès complet obtenu aujourd'hui. Notre manœuvre d'encerclement par jonction des deux corps de la première Armée française, région Soppe-Burnhaupt. L'ennemi s'est défendu désespérément pour conserver sortie de la poche de Sundgau. Le terrain de la lutte est jonché de cadavres allemands. »

En même temps qu'elle se proposait la destruction des forces ennemis, la bataille était conduite avec le souci d'épargner les vies et les biens de la population civile. Ce but a été atteint grâce à la rapidité des opérations, la plupart des localités sont tombées

intactes entre nos mains ; aussi les habitants ont-ils pu dire qu'ils avaient été délivrés « à la Française ».

II. LA PERCÉE VICTORIEUSE VERS STRASBOURG. (1)

Voici maintenant, dans un raccourci aussi (1) Extrait d'une conférence faite par le colonel de ... le 28 novembre 1944.

objectif que possible les événements qui se sont déroulés depuis le 15 novembre, jour du départ de l'offensive de la 7^e armée américaine jusqu'au 23 novembre marqué par la chute de Strasbourg.

L'idée initiale était la suivante :

Deux divisions américaines, la 79^e au sud de la Venouse et la 44^e au nord devaient attaquer le 15 novembre en direction générale de



Première prise d'armes place Kléber. Le Général Leclerc pendant l'exécution de la Marseillaise.

Photos Service Cinématographique de l'Armée.



Les chars partent en opérations de nettoyage dans les villages d'alentour



La pluie tombe sans cesse, les chars sont obligés de prendre les chemins de terre dont les murettes ne résistent pas à leur poids. Celui-ci vient de basculer dans un champ. L'équipe de dépannage est aussitôt sur place.

Sarrebourg. Leur mission était de réaliser une rupture suffisante du front pour lancer en exploitation sur l'Alsace et plus particulièrement sur Saverne, la deuxième division blindée française.

1^o La percée du front allemand.

a) Devant la 79^e D. I.

Du 15 novembre au 19 novembre, cette division livra des combats acharnés ayant pour but de forcer entre Blamont et Cirey-sur-Venouze le passage de cette rivière.

b) Devant la 44^e division d'infanterie américaine.

Les mêmes combats se déroulèrent avec, cependant, une formule légèrement différente, en ce sens qu'après s'être opposé par de violents barrages d'artillerie à toute progression de cette division, l'ennemi commença dès le 17 à rompre le contact chaque soir, laissant entre ses adversaires et lui un « no man's land » important.

En gros, le 18 novembre, la 79^e division américaine après un combat qui avait permis de mettre en valeur, une fois de plus, le mordant de son infanterie passait de haute lutte La Venouze et s'emparait de Frenonville.

La 44^e était arrivée aux environs de Rechicourt-le-Château.

Ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte sur la carte, ce développement favorable de l'offensive américaine présentait le point délicat suivant :

C'était une avance en flèche sur un front relativement étroit laissant face aux Vosges, vers l'est, son flanc découvert. C'est pourquoi le Général Leclerc, commandant la deuxième division blindée, avait reçu, dès le 16, l'ordre de couvrir ses flancs éventuellement menacés.

Aussi, dès le 16, le groupe d'escadron des spahis de M... assurait la protection sur le flanc nord-est et le 17, le sous-groupement tout entier du groupement tactique G... avait reçu la mission de couvrir le flanc est en direction de Badonvilliers. Ce dernier sous-groupement commandé par le lieutenant-colonel H... qui devait être tué le lendemain matin, poussait sur Badonvilliers et dans une charge particulièrement vigoureuse de ses blindés s'emparait de cette localité. Ce fut là un des points cruciaux qui permit le succès de la suite des opérations. En effet, devantant de quelques heures l'arrivée de deux bataillons de chasseurs allemands, la prise de Badonvilliers coûta de façon décisive la brillante avance de la 79^e division américaine et permettait au général Leclerc, commandant la 2^e division blindée, d'envisager une action face au nord en vue de s'emparer de Cirey-sur-Venouze.

Le 18 novembre, le groupement tactique G... exploitant son succès de la veille, bousculait toutes les résistances qui s'opposaient à sa progression et s'emparait de cette dernière ville où l'on trouvait, outre les ponts intacts, un nombreux matériel d'artillerie, signe certain d'un commencement de retraite désorganisée de la part de l'ennemi.

Pendant que se battaient ainsi les divisions américaines et le groupement G..., les groupements Diot, Rémy et Langlade, rassemblés à proximité immédiate de la zone de combat, attendaient l'heure favorable pour être à leur tour lancés dans la bagarre.

2^o La prise de Saverne.

Le 19, à 8 h. 15, le groupement tactique L... alerté accourait dans la région de Monligny, traversait les ponts de Cirey-sur-Venouze à 11 heures et se lançait aux trousses de l'ennemi couvert par le groupement G... qui lui avait ouvert le passage par sa tête de pont de Cirey-sur-Venouze.

Objectifs des différents groupements.

Groupement L... — S'emparer de Saverne et prendre à revers le col de Saverne sur la route de Phalsbourg.

La première opération au sud devait être menée par Saint-Quirins, le carrefour de Renthal, dans une région particulièrement difficile et montagneuse, et se poursuivre face à l'est, en franchissant les Vosges par la fameuse route touristique mais tourmentée qui, passant par Dabo, débouche dans la plaine d'Alsace entre Wasselonne et Saverne.

La deuxième opération plus au nord, devait agir sur l'axe Niederhoff-Artzviller, puis le long de la grande route qui longe la voie ferrée de Saverne et le canal de la Marne au Rhin, dans une région difficile et vraisemblablement très gardée.

Groupement D... — Déboucher dans la région est de Saint-Georges et s'emparer de Saverne par deux routes ; la première passant un peu au nord de Sarrebourg et se rabattant à partir de Sarraaltroff sur Sarrebourg, la seconde passant au nord de Rauwiller et Eschbourg.

Le groupement G... devait suivre la progression du groupement tactique L...

Le groupement R... restait en réserve.

Voici comment se résumèrent les faits des journées suivantes :

A) Groupement tactique L...

Dès le 19, le groupement tactique L... est arrêté par une forte résistance à Niederhoff et La Frinolle où nos unités devaient se heurter à une organisation défensive d'un type particulier. Elle était constituée par un barrage compact en troncs de sapins énormes, cimentés, le tout bloquant la route. Ces barrières se prolongeaient d'un côté jusqu'au versant abrupt de la montagne et d'un autre côté, jusque dans une prairie fangeuse, par un système de dents de dragons en rondins de sapins de style vraiment monumental. Devant l'impossibilité absolue d'utiliser à fond les escadrons de chars, en raison du terrain tourmenté et plus encore du sol détrempe, le lieutenant-colonel M... commandant un des deux sous-groupements du groupement L... déploya toute son infanterie et, au cours d'un combat ininterrompu qui dura 6 heures, tourna complètement cette position fortifiée puis s'en rendit maître le 20 au matin cependant que le sous-groupement voisin M... s'emparait de Niederhoff.

Mis en goûte par son succès, le sous-groupement Mu... écrasait ensuite les résistances ennemis de Saint-Quirins et fonçant à une allure record atteignait déjà sur les arrières ennemis le carrefour de Renthal jalonnant son passage de nombreux cadavres allemands ainsi que d'un grand nombre de pièces d'artillerie abandonnées.

Entre temps, le sous-groupement Mi... détruisait les dernières résistances ennemis à Voyer, tuant sur leurs pièces les artilleurs d'une batterie lourde de 155 et s'emparait des canons ainsi que de quatre chars Mark 4 à l'intérieur même du village.

B) Groupement tactique D...

Au nord, l'action fut menée avec autant de succès puisque le 20

LA POUSSÉE VICTORIEUSE VERS STRASBOURG

I. La percée du front allemand.

II. La prise de Saverne.





Photos S.C.A.



Correspondant de guerre Belin.

novembre le groupement tactique D... s'emparait par surprise du passage du canal de la Marne au Rhin et atteignait Sarrealfstroff, débordant ainsi Sarrebourg.

Devant ces faits, le général Leclerc décida immédiatement de pousser dans le sillage du sous-groupement Mu... le groupement tactique G... en entier ainsi que le reste du groupement tactique L... et de donner à l'ensemble de ses unités la mission de se jeter dans la plaine d'Alsace par la route de Dabo.

C'est ainsi que dans la journée du 21, un torrent de chars et d'infanterie américains, accompagnés de deux groupes d'artillerie, roulaient leurs flots à travers la montagne et se jetaient à la tombée du jour dans la plaine d'Alsace. Le groupement tactique D..., pendant ce temps, stoppait devant Phalsbourg par une position extrêmement fortifiée et bien défendue lançait un sous-groupement commandé par le lieutenant-colonel R... par la route du col de Petite-Pierre. Sarrebourg était occupé le jour même par la 44^e division américaine.

Dans la nuit du 21 au 22, le général Leclerc précisait à ses colonels les missions demeurées essentielles :

1^o — Prendre Saverne,

2^o — Attaquer à revers le col de Saverne afin de faciliter son passage difficile à la 44^e division d'infanterie américaine.

Le 22, au jour, le groupement tactique de L... protégé sur son flanc sud et sud-est par le groupement tactique G... qui tenait solidement la région de Marmoutiers, se lançait sur Saverne qu'il atteignait à 2 heures de l'après-midi. Pendant qu'un des sous-groupements à l'est de Saverne, nettoyait cette dernière ville et faisait prisonnier un général de division allemand, le sous-groupement M... traversait tambour battant cette ville où sont évoqués tant de souvenirs de la résistance alsacienne et s'emparait à la nuit tombante du col de Saverne après un très violent combat qui lui permit de détruire 8 canons de .88 et deux compagnies allemandes.

Le 23 au matin ce sous-groupement, poursuivant inlassablement la mission qui lui avait été confiée continuait sa marche vers Phalsbourg et venant de l'est, opérait heureusement sa liaison avec la 44^e division américaine.

Cette grande unité put alors utiliser aussitôt le passage qui venait de lui être ouvert et entamer aussitôt sa progression rapide en direction de Saverne.

Le même jour, le sous-groupement R... (du groupement tactique O...) atteignait Dettwiller à 8 kilomètres à l'est de Saverne et tuait un grand nombre d'Allemands en s'emparant d'un matériel important.

Dans la nuit du 22 au 23, les ordres du général Leclerc furent les suivants :

— Le sous-groupement R..., du groupement tactique D..., passait aux ordres du commandant du groupement tactique de L... Ce groupement tactique et le groupement tactique G... qui occupaient Marmoutier avaient pour mission de « foncer sur Strasbourg ».

— Le sous-groupement Mi..., du groupement tactique L..., assurait pour la journée la sécurité du passage du col de Saverne et devait rejoindre la division à Strasbourg.

— Le groupement tactique R... qui avait eu à assurer la sécurité des lignes de communication qui s'étendaient sur les arrières peu sûrs de 45 kilomètres, devait rallier sur nouvel ordre et remplacer dans sa mission le groupement tactique G...

3^o La marche forcée vers Strasbourg de L.

Groupement tactique de L...

Dispositif :

Sous-groupement D... — Détraché du groupement tactique D..., par Hochfelden, Brumath, Schiltigheim, Strasbourg (itinéraire A).

Sous-groupement Mu... au sud de Truchtersheim puis Pfettisheim et Mittelhausbergen (itinéraire B).

Groupement tactique G... par Schnersheim et Oberhaussérgen (itinéraire C), légèrement au sud du précédent (itinéraire D).

La progression :

Les colonnes qui suivaient les itinéraires B., C. et D. ne trouvèrent d'abord aucune résistance et parvinrent à une vitesse record à quelques 5 kilomètres de Strasbourg où elles furent toutes stoppées par la ligne des forts solidement tenus par des unités d'élite et se trouvèrent dans l'impossibilité d'engager leurs chars à cause du terrain

En haut : L'avance sur Cornimont se poursuit. Les chars attendent les ordres ; cet équipage vient de recevoir le courrier.

Au milieu : Pièce de 87 américaine en batterie contre la Préfecture, où les Allemands se sont réfugiés et fortement retranchés.

En bas : Cornimont est occupé par les Français. Chaque nuit, l'ennemi revient dans le village, les patrouilles circulent ; ce char surveille le carrefour.



Le guerrier et l'enfant... Dans Cornimont délivré, les habitants sortis des caves font un chaleureux accueil aux premiers Français qu'ils aperçoivent

LA LIBÉRATION DE L'ALSACE (suite et fin)

détrempé. Par contre, le sous-groupement R... sur la route « A » après avoir brisé quelques résistances sporadiques trouvait la voie libre et entrait à Strasbourg à 10 h. 30, comme la foudre. A midi, ses éléments blindés traversaient la ville à plein train, causant une surprise totale marquée par le fait que de nombreux officiers allemands furent tués au bras de leur épouse dans les rues de Strasbourg.

Dès l'annonce, à 10 h. 30 du succès du sous-groupement R... qui était sous ses ordres, le colonel commandant le groupement tactique de L... décidait de décrocher immédiatement ses éléments engagés pour une lutte de longue durée devant un fort, de faire demi-tour sur la route et par l'axe libre de se précipiter au plus vite dans Strasbourg. Ce groupement y entrait, en effet, en entier en 15 et 16 heures. Il y était rejoint quelques temps après par des éléments du groupement tactique de G... A 18 heures, la ville de Strasbourg était entièrement entre nos mains et le contact des colonels commandant les groupements était pris à la même heure avec le général Leclerc à l'ex-Kommandantur allemande.



Les prisonniers allemands nettoient Strasbourg.



La vie reprend, et le jeu n'attend pas... Place Kléber, des enfants jouent avec une mitrailleuse allemande abandonnée.



Les jeunes filles du village de Hindisheim se précipitent au-devant des Français avec des fleurs.



La population offre du vin et des fruits à ses libérateurs. Photos S. C. A.



NOËL STRASBOURGOIS

LE 23 NOVEMBRE 1944 le Général LECLERC à la tête de ses blindés fait son entrée triomphale dans la Capitale de l'ALSACE et ses hommes hissent le drapeau bleu - blanc - rouge à la Croix de Lorraine sur la tour de la Cathédrale de STRASBOURG.

L'ALSACE à son tour est libérée !

L'une des plus belles et des plus riches provinces de la France, après plus de quatre années d'une douloreuse séparation, revient à la Mère-Patrie : la Patrie française, la Seule, notre Patrie.

Cette libération survient à peine quelques semaines avant NOËL, la plus belle et la plus grande fête de l'année, NOËL qui revêt chez nous un caractère plus solennel et plus mystique que dans toute autre province de la France.

Nous essayerons de faire revivre ici l'atmosphère de ce mois de décembre, de préparatifs fiévreux, riche en joies, en espoirs, couronné par la « Douce et Sainte Nuit », apothéose d'une année de labeur, consécration idéale de la Famille.

Depuis de longues semaines déjà les préparatifs sont amorcés. La fièvre gagne parents et enfants. Tout ce qui ne touche de près ou de loin le grand jour ou plus exactement la grande nuit, est relégué au second plan.

Les enfants ne cachent qu'avec peine leur impatience. Devant les vitrines des magasins garnies de jouets, des projets s'échafaudent, des souhaits se forment, des espoirs se fondent. Quelques tentatives de percer le grand mystère du salon fermé à clé depuis quelques jours, demeurent infructueuses.

Les parents s'affairent comme tous les parents de l'Univers, mais leur plus grand soin ils l'apportent au choix de l'Arbre de Noël, ce traditionnel sapin sans la présence duquel nous autres Alsaciens ne pouvons pas même concevoir une veillée de Noël.

Ce ne sera pas un de ces sapins anémiques sortis des pépinières de la plaine ; ce sera un fier et sauvage sapin des Vosges, droit, au tronc élancé, terminé par une pointe fine, aux branches d'un vert plein d'espérance garnies de fines aiguilles, dégagant une odeur



qui, à elle seule, vous transporte au cœur même de nos forêts vosgiennes.

**

A STRASBOURG, une vieille et charmante coutume veut que, quinze jours avant le jour de Noël, sur l'admirable perspective de la place Broglie, aux pieds des escaliers monumentaux du Théâtre Municipal, s'ouvre un marché original : « Le Marché de l'Enfant-Jésus ».

Bien avant d'aborder la place, l'odeur forte et caractéristique des sapins vous avertit que c'est au « CHRISTKINDELSMARKT » que tout Strasbourg s'approvisionne en arbres de Noël.

Des grands, des petits, il y en a des milliers ; pour tous les usages, pour tous les goûts, pour toutes les bourses. Ce grand arbre, qu'une camionnette de livraison vient enlever, ira orner le hall d'une luxueuse résidence de l'Avenue de la Marseillaise ; quant à ce tout petit sapin qui attend encore un acquéreur, il

portera un peu de joie dans le pauvre logis de la banlieue laborieuse.

Si nous traversons cette forêt transplantée en plein cœur de la ville nous trouvons devant nous une double rangée de baraques brillamment illuminées.

Les unes présentent des sucreries, nougats, pâtes de guimauve, massepain, les célèbres pains d'épices de GERTWILLER, les autres, aux étalages brillants de fils d'argent, de boules multicolores, de paillettes étincelantes, de jouets vernis, offrent aux passants tout l'attirail nécessaire à l'ornementation de l'Arbre de Noël.

Le Marché, par l'exposition généreuse de tout ce que l'on peut souhaiter et espérer chez soi le Jour de Noël, fait les délices des petits « HANSI » et je me rappelle avec émotion, pour ne jamais avoir trouvé nulle part une pareille atmosphère, les longues promenades, trop longues au gré de nos parents, que nous faisions, émerveillés, à travers ses allées recouvertes d'un épais tapis de neige.

Car de même que le sapin est l'ornement intérieur indispensable à un « NOËL » de chez nous — de même la neige en est l'accessoire primordial et ce n'est que dans un



Les petites alsaciennes aiment beaucoup aider leur maman dans les préparatifs de Noël.

De toutes parts, les gâteaux s'acheminent vers le four du boulanger.



d'après HANSI

payage de neige à travers le tourbillon des flocons blancs qu'un NOËL ALSACIEN acquiert tout son ambiance de mystère et d'intimité ; heureusement dans notre région la neige n'est que très rarement absente de cette tête.

Voici la veille de Noël tant attendue. La maison est remplie d'une agréable odeur de sapin, de gâteaux, de chocolats.

20 heures. — La ville est déserte et silencieuse ; la plupart des salles de spectacles, restaurants et cafés sont fermés ; car Noël en Alsace est essentiellement une fête de famille. Pas de bruyants et gais réveillons dans des restaurants à la mode, aux accents d'orchestres célèbres, mais une légère collation, dans une atmosphère de cantiques, dans la stricte intimité familiale.

L'attente devient de plus en plus anxieuse ; les yeux fixés sur la porte du salon toujours condamnée, les enfants ne tiennent plus en place pendant que les parents mettent la dernière main à l'ornementation de l'Arbre de Noël.

A la campagne il est même d'usage, alors que le père allume les bougies de l'Arbre, que la mère accompagne les enfants déposer un peu de foin sur le rebord de la fenêtre pour l'âne qui porte l'Enfant Jésus par monts et par vaux, rendant visite aux petits enfants sages.

Au son d'une petite clochette la porte du salon s'ouvre et c'est une apparition merveilleuse qui

s'offre à la vue des enfants : le Sapin illuminé de cent bougies se dresse au milieu de la pièce, tout brillant de ses boules multicolores, de ses fils d'argent, de ses paillettes étincelantes. Les branches plient sous le poids des sucreries, pipes en chocolat, innombrables motifs en sucre et en massepain.

Au pied de l'arbre la crèche et tout autour des cadeaux.

L'aîné des enfants au piano, toute la famille reprend en choeur le cantique alsacien « Douce Nuit, Sainte Nuit » ! Puis l'on passe à table pour un petit souper à la seule lueur des bougies, le grand dîner étant réservé au lendemain.

C'est alors que se déverse sur la table une véritable débauche de gâteries : car si l'Alsace est le pays de la charcuterie, c'est aussi le fief de la pâtisserie, de cette pâtisserie faite par la maîtresse de maison. Chocolats bien crémeux, traditionnels « Kugelopf », immenses corbeilles de petits fours d'une variété extraordinaire, plateaux garnis de truffes au chocolat, de fruits confits, coupes débordantes de mandarines, dattes, figues, oranges, passent et repassent à la grande joie des enfants.

Les papas, qui apprécient moins ces sucreries, remontent de la cave ces élégantes bouteilles aux longs cols et dégustent les crus réputés, Traminer, Riesling et autres Sylvaner, vins secs et capiteux.

Puis la famille se regroupe au-



d'après HANSI

C'est toujours avec joie que l'on vient respirer l'odeur saveuse du traditionnel Kugelopf.



tour de l'Arbre et l'on chante à nouveau, les fillettes leurs poupées serrées dans les bras, les garçons explorant l'intérieur d'une machine compliquée ; les aînés font revivre par des récits les veillées de Noël du passé et laissent ainsi planer sur la réunion une douce note de mélancolie.

Les bougies s'éteignent à regret et dehors dans la nuit blanche et calme, les cloches de toutes les églises de la ville carillonnent, dominées par les notes plus graves du gros bourdon de la Cathédrale dont la silhouette caractéristique est familière dans le monde entier.

Notre Cathédrale, sous les voûtes de laquelle le Général LECLERC vient d'effacer à jamais la souillure de l'ennemi abhorré.

**

A Strasbourg comme ailleurs Noël 44 sera moins riche en sucreries et en jouets, la veillée se fera devant un poêle sans feu, des êtres chers manqueront autour de la table familiale.

Mais ceux qui auront le bonheur de vivre ce premier Noël de liberté que beaucoup de mes compatriotes passeront encore en exil loin des leurs, ce Noël dans la Patrie retrouvée, après plus de quatre ans de séparation, s'en souviendront longtemps comme étant le plus beau de leur vie.

A. VOGELSPERGER.



Service Cinématographique de l'Armée

Correspondant de guerre, Belin.

NOËL EN PRISON

Poème de Jean NOCHER

Sur tous les murs de mes prisons,
au cœur pesant de la pierre,
au plus profond de ma misère,
j'ai gravé ton nom...

Bagnard, en tournant en rond,
et jusque sur le grand mur
où l'on meurt, à la torture,
j'ai inscrit ton nom.

Dans les refrains de mes chansons,
dans la nuit qui n'a pas de fin,
aux lueurs pâles du matin,
j'ai chanté ton nom.

Dans le désespoir sans fond,
dans les ténèbres, dans le jour
qui naît, dans tous les chants d'amour,
j'ai murmuré ton nom.

Sur la tombe des compagnons
qui pleurent ou qui me sourient,
sur le tombeau de ma Patrie,
j'ai dessiné ton nom.

Contre tout espoir, toute raison,
dans mon pauvre carré de ciel,
dans un seul rayon de soleil,
j'ai vu luire ton nom.

Dans les douleurs du grand pardon,
Dans les mains trouées des martyrs,
dans l'enfantement de l'avenir,
j'ai vu saigner ton nom.

Dans l'incendie de nos maisons,
dans le cœur meurtri de ma mie,
à mon dernier souffle de vie,
j'ai vu ressusciter ton nom.

Es-tu ange, es-tu démon ?
Tant aimée qui nous fut ravie,
Liberté, liberté chérie,
je suis enchaînée à ton nom...

25 décembre 1943, Centre d'Internement administratif d'Evaux

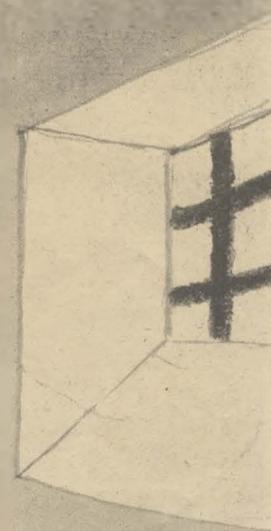




Photo Riboud.

URIAGE

NOUS présentons à nos lecteurs quelques textes sur l'Ecole des cadres F.F.I. d'Uriage. Uriage comprend actuellement l'Ecole des Cadres proprement dite, destinée à donner des bases solides à des hommes qui ont effectivement commandé devant l'ennemi, et un Centre d'Ecole destiné à des

jeunes gens qu'un stage plus long prépare à exercer des fonctions de commandement. Ces deux sections se trouvent sous l'autorité unique du Chef d'Escadrons de Virieu, assisté pour le Centre Ecole par le Capitaine Gadoffre.

L'article du Chef d'Escadrons de Virieu indique l'esprit dans

lequel fut réalisée l'Ecole, cependant que l'article du Capitaine Rouillon traite plus particulièrement de la formation militaire. Quant à la formation sociale et politique du futur officier, elle est donnée dans l'esprit le plus large et le plus audacieux. L'Ecole a commencé par rompre avec les fausses prudences et les clauses de style qui sont de rigueur dans les vieilles institutions. L'on y parle d'homme à homme un langage franc, et chacun est tenu de dire ce qu'il pense. L'Ecole a jugé qu'elle ne pouvait tenir au secret des hommes qui avaient pris les armes en volontaires pour la libération du pays. C'est pourquoi le programme de l'Ecole comprend exposés et témoignages sur l'histoire de la Résistance en France et hors de France, sur les prisonniers, sur l'évolution sociale pendant l'occupation. En outre, l'Ecole a jugé que le futur officier de l'Armée populaire ne pouvait ignorer les Révolutions du XX^e siècle, et singulièrement ce grand mouvement d'émancipation des masses qui, lié au progrès technique, pose le problème du monde nouveau. Nous ne ferons mieux à ce propos que de citer les phrases admirables de netteté que le Commandant Le Ray, chef départemental de l'Isère, a prononcées lors de l'exposé qu'il fit à l'inauguration de l'Ecole :

« Je crois salutaire d'entreprendre à l'origine et tout au cours du travail de formation une étude des grands problèmes posés par les masses, pour l'avènement à la conscience de catégories d'hommes qui, jusqu'à ce jour, avaient subi, plutôt qu'agi. Nous n'avons pas le droit de nous retrancher derrière les barrières protectrices d'un sectarisme héréditaire. Il nous faut absorber l'étude de ces courants qui entraînent le monde, et parmi lesquels notre pays, car nous aurons un rôle à jouer. L'Armée est fatallement l'instrument d'une politique à l'intérieur et à l'extérieur. Le nier est faire preuve de stupidité ou de mauvaise foi. Pourtant cette affirmation apparaît singulièrement révolutionnaire. Elle ne l'est que parce qu'une incompréhensible timidité a prétendu cantonner le militaire dans une inhumaine neutralité ou dans une ignorance indigne d'un homme libre. L'heure est venue de déclarer bien haut que, loin de vouloir descendre dans l'arène politique, le soldat doit apprendre quelles sont les données des grands mouvements qui agitent son pays, ce pays au service duquel il se place exclusivement, quel que puisse être son régime, pourvu que ce régime sache faire place aux aspirations légitimes du peuple ».

C'est dans cet esprit que des conférences sont données sur les réalités révolutionnaires (La crise — Le machinisme, ses conséquences — nécessités de réformes de structure), sur les tentatives et réalisations révolutionnaires (fascisme, nazisme, communisme, tentatives espagnoles et portugaises, vélléités françaises) — que des témoignages sont faits sur l'évolution des démocraties anglaise et américaine, la Russie Soviétique, le christianisme et la Révolution — qu'enfin de larges perspectives sont ouvertes sur la nouvelle économie française, sur le rayonnement de la France dans le monde, sur l'Homme nouveau.

Cependant ce qu'est Uriage, en son fond, on ne saurait le définir par des mots. C'est une atmosphère, c'est un style commun, c'est une amitié, c'est un élan — et c'est l'âme d'une révolution.

Ils l'ont bien senti, ceux qui, le 26 septembre, assistèrent à la Cérémonie d'inauguration de l'Ecole et entendirent les paroles que prononça alors le Chef d'Escadrons de Virieu.

Son discours, qu'on trouvera plus loin, devait être tout entier inspiré par le souvenir de nos morts. Parmi eux, il invoque plus spécialement ceux qui avaient appartenu au premier Uriage, Roger Fould, Pierre Genie, Raymond Dupouy.

Mais voici qu'à cette liste tragique, il faut ajouter d'autres noms : le Capitaine Poli, les Lieutenants Lalanne et Cazenavette, qui appartenaient à l'encadrement de l'Ecole F. F. I. d'Uriage viennent de tomber au champ d'honneur en accompagnant l'Ecole au front. Le Lieutenant Lalanne était un officier parachutiste de l'Armée d'Afrique, tandis que le Lieutenant Cazenavette et le Capitaine Poli venaient des F.F.I. Nous ne les dissocierons pas dans notre souvenir et notre hommage, car ils ont prouvé par un commun travail, par une commune mort qu'ils servaient la même Armée et la même France. Si nous parlons davantage de Poli et de Cazenavette, c'est que nous les connaissons mieux. Tous deux appartinrent à la première Ecole d'Uriage, qui fonctionnait sous la direction du Commandant de Segonzac et qui devait fournir à la résistance tant de combattants et tant de martyrs. Tous deux à la dissolution de l'Ecole prirent le Maquis, et dès lors ne devaient plus se reposer jusqu'à la mort.

Cazenavette sortait de Saint-Maixent. Son entraînement allié à une extraordinaire pureté lui donnaient un ascendant qui faisait de lui un maître meneur de jeux. À Chambéry en 1943 et 1944, il occupait une place dirigeante dans l'A.S. et y réalisait pratiquement l'union avec les F.T.P. Ce n'est que de justesse qu'il échappa pendant l'hiver au raid des Allemands contre le Maquis des Bauges. C'était un type d'homme admirable, plein d'allant et de santé, d'une trempe qui a trop manqué à la France.

Décoré de la Croix de Guerre, comme observateur aérien en 39-40, Poli fut un héros de la lutte clandestine. Il aurait ri si on le lui avait dit, car il apporta dans cette lutte une simplicité si totale et un tel détachement de tout l'être, qu'il nous ramenait toujours par sa seule présence à la mesure humaine. Lui aussi était un homme de style, d'un style souple et souriant, teinté d'ironie, parfois teinté de tristesse, toujours nourri de beauté et

CAZENAVETTE au premier rang à l'extrême droite conduit son équipe sur le stade d'Uriage lors du défilé du 1^{er} août 1942 qui clôture le stage de 6 mois.



de poésie, d'un admirable style français. Je n'ose parler de ce solitaire, car il y avait derrière son sourire comme une perpétuelle inquiétude qui nous devient aujourd'hui déchirante.

Poli plus courageux, plus tranquille qu'aucun d'entre nous assura d'août 1943 à janvier 1944 la direction de ces Equipes volantes dont nous reparlerons ici. Sans cesse en route et toujours porteur de documents explosifs, il prenait le train pour la Savoie, revenait à Grenoble, traversait en une journée le Vercors à pied, et nous le voyions atterrir chez nous ; alors il aimait qu'on lui lût quelques poèmes. Lorsque les Equipes volantes eurent vu leurs P.C. successivement attaqués et brûlés, Poli, qui avait échappé de justesse mais sans émoi à une Compagnie de Bavarois, se mit aux ordres du Commandant Le Ray, chef F.F.I. de l'Isère, et fut désormais son officier de liaison. Coincé dans le Vercors par l'attaque allemande, il réussit encore de justesse après des marches épiques, à s'échapper. À la libération, il s'était mis aux

ordres du Commandant de Virieu et dirigeait le bureau d'études de l'Ecole en collaboration avec le Capitaine Rouillon.

Lui, qui avait échappé tant de fois à la Gestapo, il devait mourir sur un piège de l'ennemi, déchiqueté par une mine. Il était brave, mais je ne pense pas qu'on puisse trouver d'aussi humaine bravoure. Ils étaient quelques hommes comme lui, certainement peu nombreux, qui engagés avec nous et plus que nous dans la lutte nous permettaient de dire en vérité que ce qui combattait à notre côté, c'était bien l'humanité, la culture et la générosité de l'âme.

Nous revoyons, nous reverrons toujours, dans cette cérémonie inaugurale du 26 septembre, sa silhouette, svelte et sanglée, qui agrandissait encore l'effet de la perspective, cependant que, tendu d'émotion et de joie, il faisait lentement, gravement, monter les couleurs dans notre ciel reconquis.

Jean-Marie DOMENACH.

Le capitaine POLI à droite sur la vigie fait monter les couleurs.

...sa silhouette svelte et sanglée qu'agrandissait encore l'effet de la perspective...

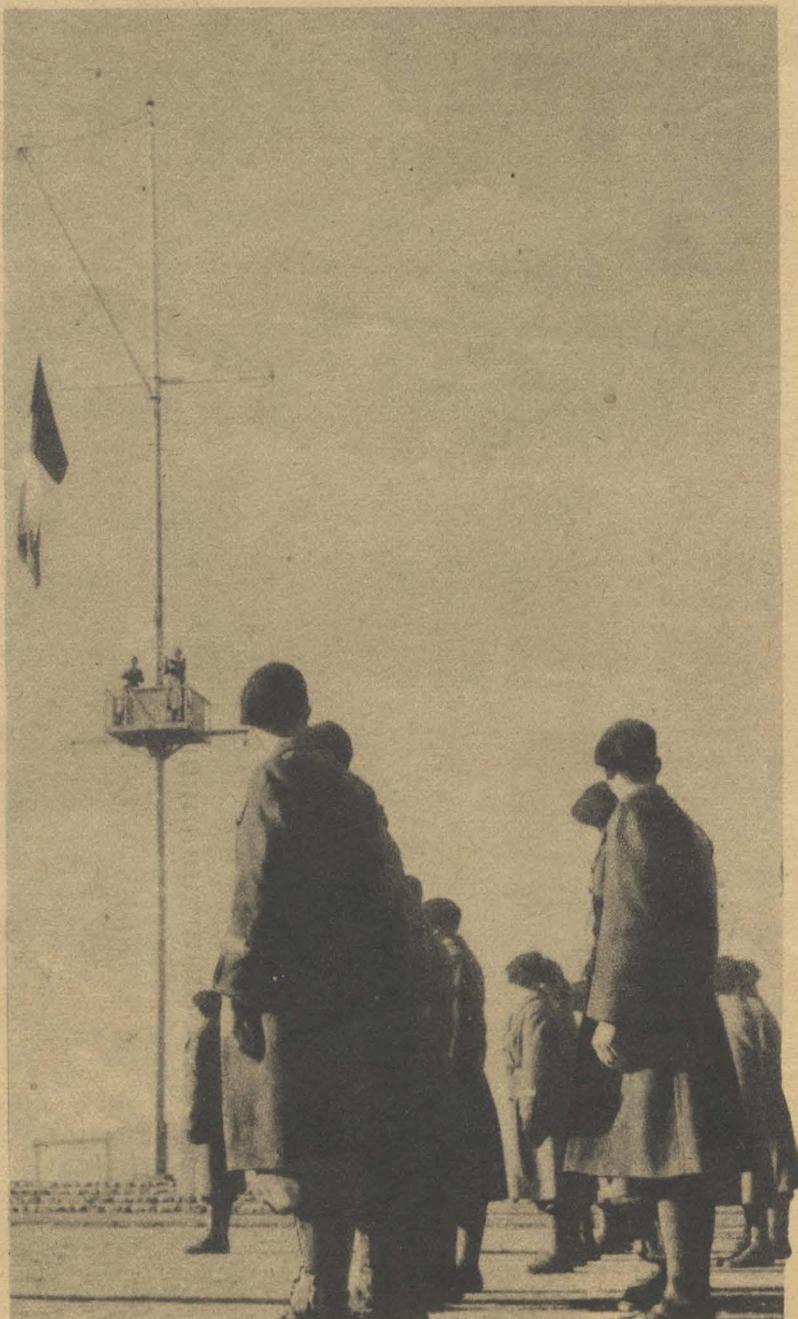


Photo Roger

DISCOURS PRONONCE PAR LE COMMANDANT DE VIRIEU

C E n'est pas par hasard que nous sommes réunis ce matin sur ce terre-plein, autour de ce mât. Cette cérémonie a un sens.

Elle est d'abord une expiation. Trop souvent, dans le ciel pur d'Uriage, des mains impures ont fait monter nos trois couleurs, transposant ainsi le sacrilège de celui qui osait faire jouer la "Marseillaise" après avoir souhaité la victoire de l'Allemagne.

Mais si le cauchemar de cette victoire a été, en définitive écarté, c'est aux Français que la France doit, pour une part décisive, sa liberté. Parmi ces Français beaucoup ont payé de leur vie la sauvegarde de notre Patrie. **C'est pourquoi cette cérémonie est aussi une commémoration.** Il ne s'agit pas, en ce jour, de pleurer ou de plaindre nos morts, mais de les mettre en pleine lumière. Cette solennité unit dans la même ferveur ceux de Tunisie et ceux du Cotentin, les défenseurs de Bir-Hakeim et ceux de Glières, les hommes qui sont tombés à la conquête de Rome et ceux qu'une balle perdue à couchés aux portes de Paris en armes. Nous savons que tous ces morts ont fraternisé dans le sacrifice. **Rien ne sépare aujourd'hui, dans leur exemple comme dans notre cœur, le colonel d'Ornano, qui dort de son dernier sommeil dans la palmeraie de Mourzouk, du Capitaine de Corvette d'Etienne d'Orves, de Madame Albrecht ou du député Gabriel Péri, assassinés pour l'amour de leur Patrie, une prière suprême, un ultime défi, une dernière "Marseillaise" aux lèvres.**

Et dans cette maison même, tous proches de nous par la pensée et le souvenir, il me plaît d'évoquer ces morts qui ont si sou-

Le lundi 25 septembre
à l'occasion
de l'ouverture de
l'Ecole Militaire
d'URIAGE

vent arpentré ce terrain, contemplé ce paysage, regardé monter ces couleurs. Pierre Geny, capitaine grièvement blessé en 40 dans son char, tombé dans une embuscade au seuil des Pyrénées; Roger Fould, capitaine à l'Etat-Major F.F.I. de Lyon, fait prisonnier, torturé et silencieux; Raymond Dupouy, enfin, lieutenant, capturé alors qu'il transportait des renseignements importants, torturé lui aussi, et dont le sort est demeuré incertain jusqu'au jour où il fut identifié parmi les martyrs du Polygone de Grenoble.

Dans un de ses livres, le Général de Gaulle remarque combien est dur le sort des assiégés, et quelle farouche résolution il exige. Ils vivent avec leurs morts, sevrés de secours et de nouvelles, ne devant compter que sur eux-mêmes pour résister et vaincre. Tel a été, ces quatre ans, le destin de la France. Elle a vu s'effriter sa substance, elle a vécu avec ses morts au sens strict. Elle a vu battre et tuer ses femmes, crucifier ses enfants, mutiler, torturer, assassiner ses hommes. Elle a assisté, pâle de stupeur, à une impardonnable tentative d'avilissement de la mort. Elle a retrouvé partout des cadavres, mitraillés sur les routes de Savoie, se balançant aux arbres du Vercors, exhumés des charniers

de la Gestapo, avec leurs pauvres doigts crispés dans un dernier spasme, ayant reflété dans leurs prunelles disparues toute l'angoisse humaine.

C'est à cause d'eux que cette cérémonie symbolise une espérance. Tous ces hommes, venus d'horizons différents et de mystiques parfois irréductibles en apparence, ayant à travers la souffrance découvert la Patrie, morts enfin pour une cause commune dont ils avaient reconnu qu'elle méritait ce sacrifice, tout cela rend un son nouveau, un son plus profond et qui, au lieu de se répercuter dans un cercle étroit, nous fait à tous prêter l'oreille. Se pourrait-il que de tels signes annonciateurs fussent vains et qu'une illusion de plus nous guettât? Ce serait trop grave.

Non, cette fois-ci, la double empreinte de la souffrance et de la nécessité aura été plus durable. **Nous pensons que le temps de la fusion est venu, que l'esprit de sacrifice qui est la leçon de nos morts en sera le ferment, comme l'Armée Française, issue dans un réflexe de défense, ainsi qu'aux grands jours de son histoire, de l'authentique peuple de France, doit en être l'âme.** C'est dans ce but que naît cette école; c'est dans cette espérance, dans cette certitude que nous suivrons des yeux, un instant, le drapeau.

Ainsi, ayant souffert et lutté hier ensemble, servant aujourd'hui ensemble, d'un même cœur, nous nous sentons qualifiés, Français en armes, dressés des Pyrénées au Rhin contre l'ennemi, pour reconstruire demain, mêlant les vieilles pierres avec les matériaux neufs, une fois encore ensemble, la France.

POURQUOI ET COMMENT?

Quand vous parlez de moi, ne dites pas OU, dites ET.

LYAUTEY.

La conjonction ET, le plus français des mots du dictionnaire, parce qu'il exprime l'union.

ARAGON.

L'EXPERIENCE militaire de 1940 a révélé au grand jour une vérité évidente et, volontairement ou non, oubliée : l'instruction technique ne vaut que par la flamme qui l'alimente et il importe peu qu'un homme soit maître de ses armes s'il n'est pas d'abord maître de lui et conscient de ses responsabilités.

Les années qui ont suivi n'ont fait que confirmer cette position : un peuple acculé, sous peine de mourir, à sentir et à comprendre les bienfaits de la guerre, la nécessité de la lutte, le sens de son recours aux armes, en vient à compenser son infériorité technique par l'esprit de sacrifice qui l'anime et le soulève. Que dire alors d'une nation qui joudrait l'équipement approprié au sentiment profond et unanime d'une cause juste à servir, sinon qu'il serait invincible. On en est ainsi conduit à ne pas dissocier les raisons de combattre des moyens de vaincre.

Cette constatation faite, il s'agit d'en tirer les conséquences dans le domaine de la formation des cadres et, ensuite, de l'instruction de la troupe.

La première est la nécessité pour une armée digne de ce nom ou, si l'on veut, pour la nation armée, de savoir pourquoi elle se bat. Il y a là la base d'une vue constructive de l'avenir. Certes le passé est fertile en enseignements et le mésestimer serait une faute. Il y aurait en outre dans cet oubli une rupture contraire à l'équilibre d'une grande nation dont l'histoire est faite de continuité, de persévération, du patient enfantement des siècles. Mais il n'y a là qu'un élément et celui qu'on laisse, semble-t-il, le moins dans l'ombre. Trop souvent au contraire on perd de vue que la patrie est un édifice en perpétuelle construction et que s'il est bon de veiller à la conservation de ce qui existe, il serait mortel de limiter là l'activité du chantier et de se résigner à l'inachèvement. L'archéologie ne dispense pas de l'architecture. Au surplus on négligerait ainsi l'essentiel qui est la vie, donc le mouvement et on retirerait au concept de patrie son dynamisme.

Si l'on traduit sur le plan pratique cette exigence, elle aboutit à la nécessité pour le combattant de prendre conscience du cadre dans lequel se déroule son action fragmentaire et des buts vers lesquels elle tend. On ne fait bien la guerre que pour obtenir non seulement la paix, mais une paix qui recèle des promesses.

Faire entrevoir celle-ci, montrer à ceux qui combattent quel sort leur est destiné dans une France rajeunie et riche d'un nouvel essor, les intéresser à la cause qu'ils servent pour qu'ils la servent d'un cœur plus alerte, tout cela n'est-il pas la transposition logique, sur un plan plus large et plus humainement accessible à tous, des proclamations que lancent à leurs soldats les grands capitaines. Si Napoléon savait la force des évocations historiques et des retours en arrière : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent », il ne mésestimait pas les appâts plus précis : « Vous êtes nus, mal nourris : devant vous s'ouvrent les riches plaines du Pô... ». Avant lui, à la veille de Coutras, Henri IV s'écriait : « Courage ! il n'y aura si petit d'entre vous qui ne soit désormais monté sur de grands chevaux et servi en vaiselle d'argent ». Combien plus exaltantes doivent être les perspectives offertes aujourd'hui au soldat français. Il ne s'agit plus de pillages, en somme assez vulgaires, mais d'un monde à rebâtir où le bonheur soit plus équitablement dispensé.

Cependant, s'il est nécessaire de savoir pourquoi l'on se bat, il ne l'est peut-être pas moins, puisque la guerre détruit avant de céder le pas aux constructeurs, de savoir contre quoi l'on se bat. Chasser l'envahisseur est un objectif, mais qui ne dépasse pas le lot commun des guerres. L'enjeu de celle-ci paraît plus vaste. C'est une lutte idéologique où deux projets d'organisation du monde s'affrontent. Il s'agit de savoir qui l'emportera, de la primauté de l'homme ou de celle de l'Etat, de la liberté de la personne ou de sa fusion dans un tout orgueilleux et anonyme qui l'absorbe, de la conception d'une masse vivante capable d'engendrer des élites, ou de celle d'une foule avide d'abdiquer. On a pu appeler la dernière guerre la guerre du droit. Celle-ci est vraiment celle de l'homme, de son destin en péril. Elle vaut de sa part d'immenses sacrifices. Encore faut-il qu'il le comprenne, donc qu'on le lui dise.

Mais cela même n'est pas suffisant. Il serait vain de constater le mal sans y porter remède, absurde d'avoir subi le risque et failli en mourir sans s'assurer contre son retour. On ne voit pas bien comment cette préservation est possible sans une réforme profonde des institu-

tions, sans des modifications de « structure », mot riche de promesses jusqu'ici non tenues. Il est grand temps d'en venir au concret et de traduire sur le plan des réalités le vent révolutionnaire qui souffle sur la France. Agir autrement serait causer une fois de plus une déception qui n'ouvrirait aux esprits en expectative que le chemin de l'insurrection, selon un mécanisme qui leur est désormais familier. Le dilemme des jours à venir : révolution dans l'ordre ou guerre civile, est une réalité si grave et si prenante qu'il faut mettre les cadres entre les mains de qui passent tous les Français, en face de leurs responsabilités. L'armée ne peut rester étrangère, sous peine de se vider de sa substance, au mouvement des idées, aussi bien qu'au bouleversement social auquel elles tendent et qui se traduira par l'accession du monde du travail aux leviers de commande de la cité.

Enfin, entre ce domaine et celui de la technique, c'est encore l'homme, celui-là même qu'il s'agit de sauver et d'affranchir, qui constitue la transition la plus naturelle. S'il est, dans son existence et ses aspirations, l'objet de la guerre présente, il en est aussi, comme toujours, l'acteur principal et rien de valable ne peut se faire sans lui. Toute conception militaire qui ne lui assigne qu'une place secondaire dans ses préoccupations est vouée à la faillite. Il est nécessaire de l'intéresser à la guerre qu'il fait. Il l'est non moins de se pencher sur lui et, en l'envisageant cette fois-ci dans son rôle d'exécutant, de tenir compte de la machine pensante et souffrante qu'il ne cesse jamais d'être. Trop souvent, peut-être, oubliant soi-même qu'on est l'un d'eux et qu'on n'est que cela, a-t-on tendance à raisonner dans l'abstrait, à mouvoir des pions sur un plan en relief et non des êtres de chair et de sang dans un paysage mouvant et sous un ciel incertain. Cette communion nécessaire du chef et de ses hommes soumis aux mêmes dangers et aux mêmes fluctuations de la bataille, la vie du maquis l'a rendue sensible jusqu'à la plus aveuglante évidence. Il ne faut pas maintenant que ce sens de la communion se perde dans le retour à un calme relatif et à une existence moins concentrée. Il faut qu'il entre définitivement dans les réflexes, récompense de l'action souterraine et traquée, point de départ d'une armée qui soit vraiment celle de tous, celle du peuple, gage de victoire, d'une victoire prolongée au-delà de la paix conclue.

C'est dans ce cadre qu'on a conçu l'insertion de la technique militaire, de l'instruction proprement dite. La plus large place lui revient dans une Ecole qui a pour but de former des chefs de guerre. Mais l'idée qu'on s'y forge de l'Armée est trop haute pour qu'on ne s'attache pas à former, en même temps que des techniciens aussi avertis que possible, des hommes pleinement conscients des responsabilités qu'ils assument. On pense que, le but étant plus net, plus indiscutable, meilleur sera le rendement et plus grande l'efficacité.

Commandant de Virieu.



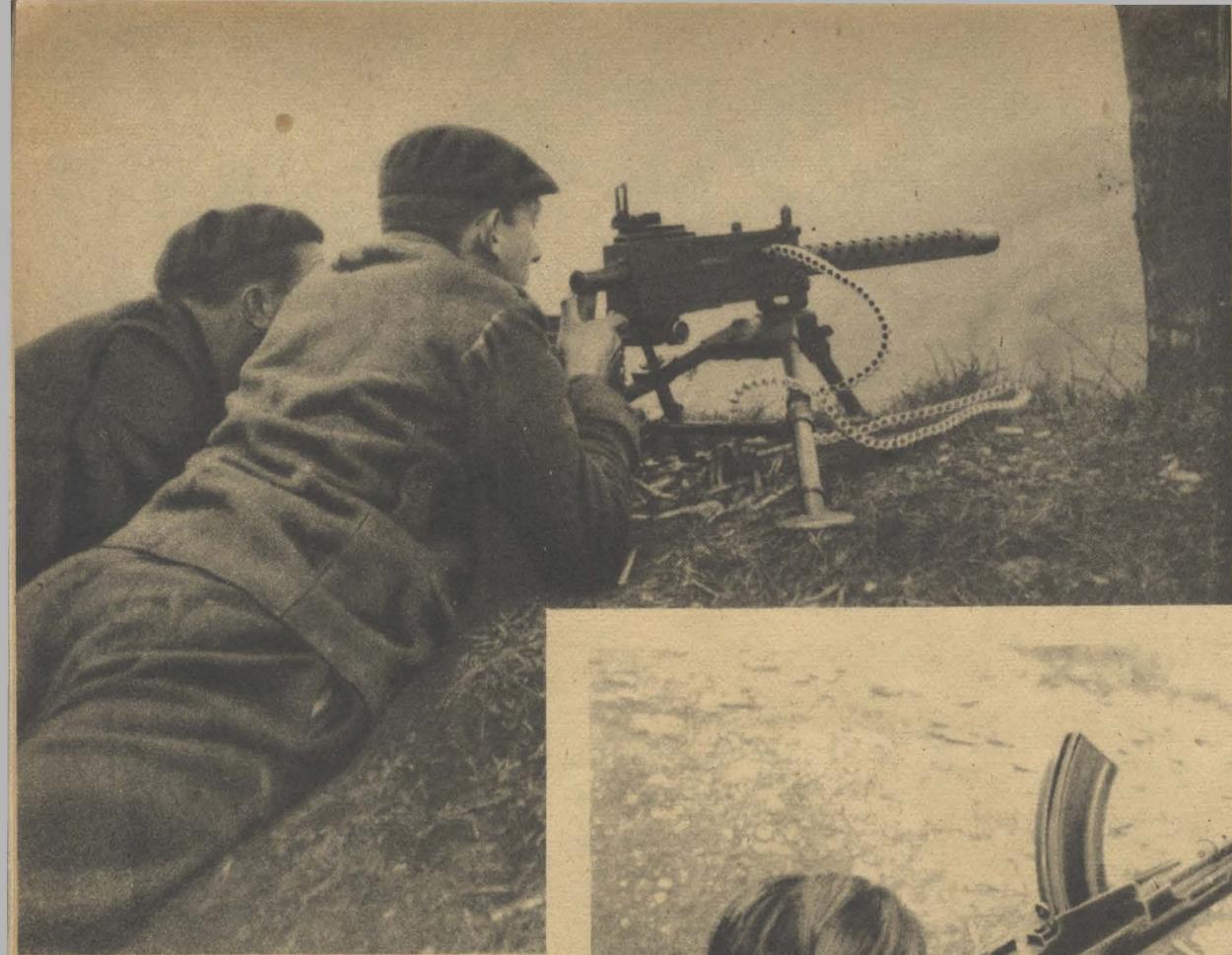
Exercice au mortier allemand de 80.

LA FORMATION MILITAIRE DES CADRES DES F. F. I. A L'ÉCOLE MILITAIRE D'URIAGE

POURQUOI URIAGE ?

Le retard pris par la France à la veille de la guerre dans le domaine militaire, aussi bien sur le plan du matériel que sur celui des méthodes, n'est plus un secret pour personne. Après juin 40, ce retard s'accentue : l'armée d'armistice est systématiquement privée par les Allemands de matériel moderne. Et tandis que tous les autres pays, engagés dans une lutte sans merci, perfectionnent sans cesse l'instrument dont dépend leur avenir, la plus grande partie de la Nation Française a déposé les armes et perd le contact des réalités du combat.

Aujourd'hui la reconstruction de l'Armée Française est l'une des préoccupations dominantes du Pays. Et comme le chalet dont parle la chanson, il faut la refaire plus belle et plus forte qu'avant, la replacer parmi les armées mondiales au seul rang qui lui convient, le premier. Le noyau initial en sera l'Armée d'Afrique, qui incarne les vertus traditionnelles de notre histoire militaire, armée où le matériel américain, le meilleur actuellement, est placé au service du génie et du tempérament français. Mais cette armée, riche en exploits et en possibilités, est numériquement réduite. Pour s'étoffer elle devra faire appel aux F. F. I.



Tir à la mitrailleuse américaine "Browning".



Tir au fusil-mitrailleur anglais.
Allemandes, américaines, françaises, nos soldats doivent apprendre à se servir de toutes les armes.

En face d'une armée moderne, les F. F. I. font pâtre figure: mal instruites, armées et équipées de manière disparate souvent même insuffisante, faiblement encadrées, plus ou moins disciplinées, les unités F. F. I. ont encore à réaliser de manière plus complète la fusion des éléments distincts qui les composaient à l'origine: l'A. S. et les F. T. P. Toutefois nées d'un sursaut national de résistance à l'oppression, les F. F. I. constituent réellement l'émanation armée du peuple français. Elles doivent donc elles aussi trouver leur place au sein de l'armée nouvelle.

Mais cette intégration dans une armée française rénovée, les F. F. I. doivent la mériter. C'est par un travail obstiné et constant qu'elles acquerront la qualité de l'instruction, la valeur du commandement, la profondeur de la discipline, en même temps que la communion spirituelle qui de tous temps ont fait la valeur d'une armée. L'Ecole des Cadres d'Uriage est née de cette nécessité.

Le choix du château d'Uriage comme lieu d'implantation de l'Ecole répond à la volonté très nette de marquer que si l'Ecole entend être révolutionnaire dans ses principes et dans ses méthodes elle tient cependant à s'appuyer sur les valeurs traditionnelles qui au cours des siècles ont fait la grandeur de la France. Point de départ d'une révolution qui, du fait des circonstances, n'a pu faire autrement qu'avorter, Uriage fut en outre sous l'occupation un bastion du nationalisme français et un ardent foyer de résistance à la nazification. Occupé par la Milice en raison de son organisation et de sa situation exceptionnellement favorables, Uriage exigeait une réhabilitation éclatante. Enfin son décor incomparable de montagne, alliant les souvenirs du passé aux nécessités du présent, en fait le cadre idéal pour une école militaire moderne.

A QUI L'ÉCOLE S'ADRESSE-T-ELLE DONC ?

Uriage forme des officiers. L'Ecole reçoit les officiers des F. F. I. et les sous-officiers d'élite, futurs officiers, qui dans l'action se sont révélés des chefs, et que leurs qualités d'entraîneurs ont désigné tout naturellement pour un commandement. Ces hommes viennent à Uriage compléter leur instruction militaire, rassembler et confronter leurs expériences et acquérir les connaissances techniques indispensables à la conduite d'une unité dans la guerre moderne, en même temps que l'ouverture sociale et politique qu'exige le commandement des hommes.

PRINCIPES ET MÉTHODES DE TRAVAIL.

Le programme militaire de l'Ecole avait besoin d'une doctrine pour asseoir ses fondements. Cette doctrine, nous ne l'avions pas: les règlements de 39, voire même ceux de 40, étant dépassés, certains même périmés, et l'expérience acquise depuis, pas encore codifiée, nous avons dû en créer une, en rassemblant nos expériences personnelles et celles de nos camarades de l'Armée d'Afrique, celles de nos alliés et ennemis; et en réfléchissant, nous avons abouti en gros aux principes élémentaires qui font suite.

En pays de plaine les conditions normales de l'infanterie non blindée que constituent les F. F. I., c'est le combat rapproché. La définition brutale des conditions d'engagement de cette arme réside dans la nécessité pour le combattant de s'approcher impunément de son adversaire, jusqu'à une distance telle que le temps qu'il lui faut pour l'aborder et l'abattre soit inférieur au temps mis par cet adversaire pour mettre en œuvre ses armes. Ces conditions sont réalisables dans

les bois, de nuit, par temps de brouillard, dans la fumée naturelle ou artificielle, c'est-à-dire dans les « cas particuliers du combat » de l'ancien règlement de manœuvre, devenus cas normaux. En outre des missions particulières telles que le déminage, le nettoyage du terrain conquis par les chars, le combat sur les arrières ennemis, et la lutte contre les francs-tireurs sont intégralement du ressort de l'infanterie non blindée.

Il en découle toute une technique de combat essentiellement nouvelle, à laquelle une grande partie de l'emploi du temps de l'Ecole est consacrée. Au point de vue du tir, le tir instinctif sans épauler ni viser, au jugé, mais avec une précision et une efficacité au moins égale à celle du tir en visant. Au lieu de prendre la ligne de mire et de viser en fermant un œil, après avoir épaulé, on garde l'arme à la ceinture et on pointe avec tous les membres et le tronc, les deux yeux ouverts. On tire ainsi plus vite que l'adversaire, donc avant lui si l'on se découvre en même temps.

Au point de vue entraînement physique, c'est le « close combat » des écoles anglaises, ou technique du combat individuel rapproché, combat féroce, véritable jiu-jitsu en armes, qui permet de réaliser économiquement des actions surprises et de se tirer de situations périlleuses.

Enfin au point de vue tactique, c'est essentiellement le combat des petites unités (demi-groupe, groupe, section) sous forme de postes, patrouilles, embuscades et coups de main, actions exigeant des chefs de valeur à la tête des plus petits éléments. Le facteur essentiel de succès sera toujours recherché dans la surprise.

En montagne par contre, l'infanterie non blindée reste « la reine des batailles ». Et toutes les phases classiques du combat sont toujours de son ressort. Le combat reste un combat de petites unités mais c'est un combat éloigné, par opposition au combat en zone non montagneuse. L'instruction du tir conserve sa forme primitive, le tir au fusil restant un tir de précision, en raison de la distance à laquelle il se pratique et de la lourde servitude du ravitaillement en munitions. Le progrès dans la guerre de montagne devra se manifester surtout dans la technique alpine des unités, dont le niveau moyen devra atteindre celui de bonnes S. E. S. d'avant-guerre, les unités devant, elles, tendre vers la grande classe en matière de ski et d'escalade. Ainsi aucun terrain de haute montagne ne devra arrêter nos éclaireurs, qui interviendront par débordement par les hauts avec le maximum d'efficacité.

Tels sont, sommairement énoncés, les principes qui ont servi de base à l'établissement du programme de l'Ecole.

Les méthodes d'instruction sont également rénovées de la manière la plus efficace. Il est fait un large emploi de la méthode de découverte, plus conforme au tempérament français. La curiosité de l'élève est stimulée par l'introduction dans les exercices des facteurs réel, risque, nouveauté, émulation et sanction. On remplace ainsi les mortelles séances d'instruction d'autrefois par des exercices vivants, le plus souvent possible à double action et avec tir réel, où l'imagination et l'initiative peuvent se donner libre cours. Des notions attrayantes comme le tir instinctif, le close-combat, les navigations, contribuent à soutenir l'intérêt.

LES GRANDES LIGNES DU PROGRAMME :

La durée du stage des chefs de section est de 5 à 6 semaines. Les 3 premières semaines sont passées à Uriage. Elles sont consacrées à l'instruction technique (armement, tir, observation, transmissions, destructions et franchissements) à l'école de commandement (ordre serré, école d'intonation, exercices préparatoires au combat) à l'instruction du combat (entraînement physique, close-combat, instruction tactique) et à l'instruction théorique, réduite au minimum indispensable. L'armement a pour but de familiariser le stagiaire avec tout le matériel des armées alliées et ennemis, qu'il pourra trouver, soit dans sa future unité, soit sur le champ de bataille. Les tirs sont exclusivement des tirs de combat, à toutes les armes, y compris les antichars modernes. Le matériel de transmissions le plus récent, qui révolutionne le combat des petites unités, est présenté aux stagiaires et utilisé par eux dans les exercices de combat à double action. Enfin au



La visée au mortier est chose délicate.

point de vue du combat, la première semaine est consacrée à une révision de l'instruction individuelle, étudiée surtout sous l'angle de l'instructeur. La 2^e semaine est réservée au combat du groupe; la 3^e semaine aux actions coordonnées de plusieurs groupes.

La seconde partie du stage sera passée dans l'armée d'Afrique, successivement dans une unité d'infanterie, puis dans les chars, avec lesquels les élèves seront engagés sur le front N. E. Au cours de cette période, les stagiaires seront familiarisés avec les méthodes et le matériel propres aux autres Armées, et entraînés à combattre en liaison avec elles. L'épreuve du feu permettra de mieux juger les élèves et scellera entre eux et leurs instructeurs une réelle fraternité d'armes.

CONCLUSION :

Pour réaliser au sein des F. F. I. cette fusion qui reste le premier but de l'Ecole, il faut dégager dans l'enseignement tout ce qui est de nature à unir. L'instruction militaire apparaît comme pouvant représenter ce dénominateur commun, en dehors de son intérêt propre qui est lui-même essentiel.

Ainsi ayant obtenu la communion spirituelle entre tous les cadres des F. F. I., leur ayant donné les connaissances militaires qui leur manquaient, Uriage permettra de réaliser la dernière synthèse: F. F. I., armée populaire — F. F. L. armée traditionnelle, synthèse qui aura pour effet de rendre à la France, conformément à sa tradition, une armée qui sera son orgueil en restant sa plus fidèle expression.

Capitaine ROUILLON.

LE CENTRE-ÉCOLE D'URIAGE



A tour de rôle, les futurs officiers montent la garde jour et nuit devant les bâtiments de l'Ecole militaire.

Photo Lesage

LORSQUE les autorités F.F.I. de l'Isère eurent décidé de réouvrir le château d'Uriage, il n'était question que d'y monter une école de cadres F.F.I. adaptée à la période de libération, et destinée au perfectionnement des officiers du maquis. A ce centre de perfectionnement, on a ajouté au mois d'octobre, un centre-école d'élèves officiers qui représente la deuxième section de l'Ecole militaire d'Uriage. Il n'est plus question ici de perfectionner par un stage de quelques semaines ou de confirmer dans leurs grades des officiers F.F.I. qui ont déjà exercé un commandement, mais de donner une formation militaire complète à des soldats, à des sous-officiers F.F.I. et

aussi à de jeunes militants de la Résistance en ville. Qu'ils aient reçu ou non un début d'initiation militaire, on reprend entièrement en main leur formation depuis les premiers rudiments, et on les forme pendant huit mois. Leur stage se décompose de la façon suivante :

Un stage théorique de quatre mois au centre-école d'élèves-officiers d'Uriage.

Un stage pratique de deux semaines dans l'armée B.

Un stage pratique de deux semaines en ligne.

Un stage pratique de trois mois dans une unité de montagne.

A la différence des écoles militaires

d'avant-guerre, le centre-école d'Uriage évite de limiter son recrutement aux meilleurs d'origine bourgeoise des facultés et des classes préparatoires aux grandes écoles. On s'est basé surtout sur les aptitudes au commandement révélées au maquis, dans les bataillons F.F.I. et dans la résistance en ville, pendant l'occupation allemande. Avant leur admission définitive, les candidats ont passé un examen médical extrêmement sévère. Ils avaient été avertis d'avance que la vie d'élève-officier alpin serait extrêmement dure et que seuls les forts pourraient la supporter. Aussi y avait-il déjà une certaine sélection dès le départ, et sur 75 candidats 8 seulement n'étaient pas clas-

sés par le médecin de l'école dans les deux premières catégories Hébert. Sur les 8, 6 ont été éliminés dès la première semaine au deuxième examen médical. L'examen médical n'était pas, bien entendu, la seule méthode de sélection. Les fiches individuelles des candidats comportent la notation précise des examens de français et de mathématiques. Sur ce dernier point, on a essayé de ne pas être trop sévère et de tenir compte de la longue période d'inaction intellectuelle à laquelle ont été contraints les jeunes de la Résistance au cours de ces deux dernières années : le programme de mathématiques du stage de quatre mois ne comprend d'ailleurs que les connaissances d'algèbre et de trigonométrie élémentaires nécessaires à un officier d'infanterie.

Une fois admis, les candidats sont repartis en trois sections de vingt vivant chacune dans un chalet de bois. Il y a eu, dans ce premier stage d'élèves-officiers, quelques sous-officiers du maquis assez âgés pour avoir fait leur service militaire et suivi autrefois les cours de P.M.S. ou même des pelotons d'élèves sous-officiers, et pour avoir fait confirmer par l'expérience du maquis l'instruction militaire qu'ils avaient déjà reçue. Les instructeurs chefs de section disposent donc chacun d'un ou deux élèves auxiliaires dans certains exercices. Mais dans la vie de chalet, ces anciens rentrent dans le rang et obéissent comme les autres au chef de chalet ; celui-ci change tous les huit jours pour qu'à tour de rôle tous les stagiaires puissent assumer des responsabilités et donner la mesure de leur aptitude à commander des camarades. A la fin de chaque semaine, le chef de chalet vient rendre compte au commandant du centre de la façon dont il a rempli son mandat et il est invité à faire lui-même un bilan loyal des réussites et des échecs de son commandement — à l'officier qui l'interroge de rectifier ce bilan et de donner aux stagiaires les encouragements, les punitions et les conseils qui lui permettront de faire lui-même les changements de conduite nécessaires. —

Au cours du premier mois, le programme d'instruction générale est réduit à sa plus simple expression : 3 ou 4 heures par semaine. Il s'agit surtout, au début, de mettre en forme physiquement, les jeunes stagiaires et de les accoutumer progressivement mais vigoureusement à une vie physique intense. Rien n'est épargné pour cela : gymnastique, épreuves sportives d'endurance, d'habileté ou de vitesse, athlétisme, exercices de combat, marches en montagne, boxe, escrime, tous les moyens sont bons pour mettre les stagiaires en état de subir sans risques le régime des trois mois suivants. Une fois ce stade dépassé, ils pourront mener côté à côté un surentraînement militaire et intellectuel.



Retour de patrouille.



Ce que l'on voit des fenêtres d'un des chalets.



La vie dans le chalet. - Un stagiaire cire ses chaussures, un autre fait un devoir.

LE CENTRE-ÉCOLE D'URIAGE (Suite)

mais de leur apprendre à faire un rapport dense et précis, à penser clairement un ordre et à se montrer capable de l'expliquer oralement ou par écrit avec le maximum de netteté. D'autres matières seront aussi abordées : géographie des frontières, notions sommaires sur l'histoire de l'unité française, notions sur l'état de la crise économique et sociale du XX^e siècle, notions de psychologie des groupes et des masses indispensables à un futur chef et complètement négligées jusqu'ici par les écoles militaires françaises.

Il s'agit, en un mot, de replacer l'Armée et la fonction de chef dans son contexte, d'éveiller des curiosités, de situer des perspectives, de faire de l'officier un élément vivant dans un vaste ensemble social et humain, en proie à un devenir implacable. L'officier que l'on veut créer au centre-école n'est pas un guerrier abstrait, mais un citoyen armé capable d'adhérer avec force à son pays et à son siècle.

Capitaine GADOFFRE.

Par radio, le chef de patrouille rend compte au P. C. de sa position.

Photo Lesage

Dans le programme militaire, on a pris grand soin de combler les lacunes des écoles d'avant-guerre en insistant sur tout ce qui concerne le combat rapproché, le tir instinctif, le combat de rues maison par maison, le corps à corps, les exercices de tir réel. D'autre part, le Centre entend préparer surtout les officiers alpins, et on multiplie les instructions théoriques et les exercices pratiques relatifs aux choses de la montagne : géographie, alpinisme, sports de montagne, combats de harcèlement et embuscades. Une section sur trois se spécialise dès la première moitié du stage en équipe d'éclaireurs skieurs et passera une grande partie de son temps sur les champs de neige du Recoin (à quelques heures de marche de Saint-Martin-d'Uriage). Les deux autres sections feront moins de ski, mais en compensation, elles iront faire périodiquement des exercices de vol à voile à Challes-les-Eaux par équipe de 10.

Le temps du stage est trop court, en fin de compte, pour permettre une formation intellectuelle très poussée ; mais il y a un certain nombre de points sur lesquels on insiste tout spécialement : la topographie et le dessin panoramique (en liaison étroite avec les exercices d'orientation) et le Français. Pour cette dernière matière, il ne s'agit pas de donner aux stagiaires des notions de littérature,



Le Centre école d'Uriage forme une section de commandos de parachutage...



...Tous les hommes de cette section sont des volontaires...



Et ils sont si nombreux que l'on a créé des épreuves... pour sélectionner cette jeunesse ardente qui brûle de servir.



Photo Roger

LA NATION



M. Yves FARGE, Commissaire de la République, prononçant un discours à l'occasion du 11 novembre.



Photo L. A. P. I.

GUERRES DE LI

I. — Originalité de l'élan de libération de 1944.

Peu de guerres ressemblent à celles que les Français ont menées en 1944. Et il ne s'agit pas seulement des conditions matérielles.

Cela n'a pas été la guerre d'une armée de métier, que le pays regarde en spectateur payant la défaite ou même la victoire, ni même la guerre d'une armée nationale utilisant les cadres de l'armée permanente (comme les réservistes de 1914-18). Il y a peu d'exemples si nets d'une guerre sortie des profondeurs de la nation et menée par la volonté nationale. Ces volontaires de 1944, non seulement nulle force humaine ne les poussait à agir, mais tout les retenait: la prudence, la police ou les ordres du "gouvernement". Pour affronter une série exceptionnelle de risques, il a fallu un élan extraordinaire. C'est cela qui fait la rareté de la guerre de 1944.

Dans le passé, cet élan moral a parfois été inspiré par la foi religieuse: les premières croisades voulaient mettre fin au sacrilège du tombeau du Christ possédé par des Infidèles. D'autres fois, c'est un désir de conquête et de domination né d'une croyance dans la supériorité de la religion (conquête arabe) ou de la "race élue" (armée allemande de 1939). Mais l'élan de 1944 n'a qu'un très petit nombre de précédents:

(1) Conférence faite à l'Ecole de Cadres d'Uriage par M. Rolland.

Libérer le territoire de son pays, envahi par des ennemis détestés, mais en même temps sentir que cette libération nationale n'est que le prélude d'une libération plus vaste encore, qui dépasse le point de vue militaire, et permettra de continuer ou de reprendre la marche vers le progrès social et humain, c'est un état d'esprit que nous trouvons deux fois en France en 1793 et en 1870, et une fois en Russie après 1917.

II. — L'élan national français : 1792-93.

En 1792, la France est occupée depuis trois ans à sa révolution. A cette date, cette révolution est loin d'être terminée. L'idéal de liberté et d'égalité n'est pas encore réalisé, mais la France s'est déjà tellement transformée, elle a déjà pris tellement d'avance sur le reste du monde, qu'elle peut écrire à bon droit sur ses poteaux frontière: "ici commence le pays de la liberté".

Son idéal de fraternité ne s'arrête pas aux frontières, et c'est en toute sincérité qu'en 1790 son assemblée "a déclaré la paix au monde".

Cependant, et d'une façon indissoluble, sa paix intérieure et sa paix extérieure sont menacées: au dedans, les ennemis de la Révolution soutenus par l'extérieur, aident le roi à freiner les réformes; au dehors, les partisans des anciens privilégiés trouvent un appui financier et militaire auprès des souverains. Ceux-ci sont prêts à intervenir; ils craignent la contagion révolutionnaire, se

figurent que la France est affaiblie et sont décidés à en profiter à la fois pour rétablir l'ancien régime et pour annexer des provinces.

Les Français, au contraire, sont confiants dans leurs forces et pensent que les peuples opprimés attendent d'eux le signal de la libération. Aussi, ce sont les Français eux-mêmes qui déclarent la guerre.

Mais ils sont loin de pouvoir la faire. Leur armée régulière est complètement désorganisée par l'émigration de nombreux officiers et par la tiédeur de ceux qui sont restés et dont beaucoup trahiront à mesure que la révolution progressera. Il y a bien une garde nationale, mais jusqu'ici elle n'a servi qu'à la protection intérieure de la Révolution. Celle-ci va-t-elle s'effondrer?

En réalité, les adversaires si sûrs d'eux-mêmes n'ont pas compris l'esprit nouveau né en France. Pour la première fois, c'est une guerre qui intéresse personnellement chaque Français: désormais, le pays est à eux, y toucher, c'est toucher à leur bien propre, et non plus au domaine du roi; et la défaite les obligerait à renoncer à toutes les conquêtes qui ont fait d'eux des hommes libres, à redevenir des "esclaves".

- C'est l'esprit qui anima la Marseillaise:
"C'est nous qu'on ose méditer
"De rendre à l'antique esclavage!..."
et peu après le Chant du Départ:
"Le peuple souverain s'avance".

On le vit bien lorsque les dangers se précisèrent : le gouvernement fait appel à la Garde Nationale, mais celle-ci avait un recrutement limité (car il fallait, pour entrer dans cette garde, s'équiper à ses frais). En fait, beaucoup de pauvres s'enrôlèrent, revendiquant le droit d'être soldats alors qu'ils n'étaient pas encore des citoyens complets, et luttant pour une révolution qui pour eux était encore à faire. Et quand la Patrie fut déclarée en danger, tous les Français devinrent à la fois électeurs et soldats, tant les sorts des réformes intérieures et de la liberté nationale sont liés.

C'est cette armée de volontaires qui va rencontrer l'armée mercenaire prussienne à Valmy. Deux mondes se heurtaient et ce fut la première victoire de la première armée nationale. Le 14 juillet avait sauvé la Révolution au dedans, Valmy, en libérant le territoire, sauva à nouveau la Révolution, et dès le lendemain, dans une France rassurée, la République est proclamée.

En 1793, la situation est redevenue très grave, plus grave même qu'en 1792, Sept armées ennemis envahissent la

soldats. Et cette troupe supporte toutes les privations (20.000 hommes de l'armée du Rhin sont sans souliers), la discipline (et pourtant les chefs sont élus). Leur idéal est une telle force que le gouvernement, par l'amalgame essaie d'inspirer les restes de l'armée régulière. Et partout il y a un tel élan, un tel esprit d'offensive et d'audace, que Carnot peut renouveler tout l'art de la guerre, et battre tous les ennemis.

Plus tard, cet idéal va s'obscurcir et même disparaître en apparence ; cela est dû à l'attrait des conquêtes, au prestige d'un général habile. De son côté, la nation se désintéresse d'une armée qui ne fait plus corps avec elle, et les combats n'ont plus de répercussion sur une révolution stoppée par Napoléon. Pourtant, cet idéal n'est pas mort. Au moment des revers, quand la guerre revient en France, Napoléon est tout surpris de retrouver vivant l'esprit 89-93. Mais il repousse cette offre du pays, qui se désintéresse dès lors du sort de l'empire et de la guerre. La défaite est inévitable.

Mais cette première guerre nationale avait montré l'énorme force morale qui

force. Après 18 ans de dictature, il ne représentait plus grand' chose, les esprits n'y étaient pas préparés, ne voyaient rien de précis dans l'idée républicaine.

Seule la population de Paris y avait été sensible. Son sentiment de patriotisme exaspéré se traduit par le soulèvement de la Commune (dont le nom évoquait 93), mais la province ne comprit pas. Bismarck comprit davantage puisqu'il libéra avant la paix 100.000 soldats pour dompter Paris. Libération manquée, révolution parisienne manquée. L'élan social de la France était brisé pour de longues années.

IV. — L'élan victorieux de la Russie Soviétique.

La Russie, après 1917, cumule les difficultés de la France de 92 et de 70... Quatre ans d'une guerre très meurtrière ont décimé l'armée, anéanti son esprit combatif et achevé la ruine économique du pays. Malgré la signature de la paix avec l'Allemagne, les troupes allemandes ont continué leur avance de la Pologne jusqu'à la Crimée. Les populations de l'Ouest se soulèvent, depuis la Finlande

BERATION⁽¹⁾

France. Pendant ce temps, à l'intérieur, c'est la vie chère, la disette, et de nombreuses régions se soulèvent, au point que, pendant le « tragique été 93 », 2/5^e seulement des départements obéissent encore au gouvernement. C'est alors la levée en masse, la nation entière combat ou travaille pour la guerre, et, trois mois plus tard, toutes les insurrections sont écrasées, toutes les armées ennemis sont chassées et l'offensive victorieuse s'apprête à franchir les frontières.

Quelle est donc cette armée capable de tels exploits ? Elle est formée d'hommes ordinaires, venus de toutes les classes avec leurs qualités et leurs défauts. Ils ne sont pas toujours des héros ; des débandades et des paniques se produisent souvent ; ils ne sont pas de petits saints ; ils savent s'enivrer et piller, comme en Belgique Furnes. Mais ils ont tous un idéal puissant. Ils savent pourquoi ils se battent, et ils ne s'intéressent pas seulement à la vie de leur secteur, ils vibrent à tous les progrès de la Révolution, dont ils voient constamment auprès d'eux les délégués. Et après chaque défaillance, le gouvernement ne se décourage pas, car il sait qu'en s'adressant à l'idéal des troupes, il obtient tout ; les mêmes troupes qui s'étaient battues et déshonorées à Furnes, se cotisent pour rembourser leur pillage et prennent d'assaut le camp retranché de Maubeuge, dont le défenseur avait dit : « s'ils prennent Maubeuge, je me fais républicain ». « Il le sera donc », avaient répondu les

naïf de l'union de la nation et de l'armée dans un idéal commun.

III. — L'élan manqué de 1870.

En 1870, les Français tentent le même sursaut de patriotisme et essaient de sauver leur pays au nom de la République.

A l'automne de 1870, la situation paraissait désespérée. Un mois de combat avait suffi pour faire disparaître l'armée impériale, anéantie, prisonnière ou encerclée. Paris est bientôt investi.

C'est alors que le nouveau gouvernement proclame la guerre de libération. Un immense effort groupe des centaines de milliers d'hommes qu'il faut, non seulement équiper et armer, mais instruire, entraîner. Une seule chose peut donner une âme à cette armée, c'est l'idéal républicain. Gambetta s'y emploie, et même des chefs non républicains, comme Chanzy, se rendent compte que le salut ne peut venir que de là, et prennent loyalement parti. Par contre, Trochu, par méfiance pour son armée populaire, ne tente rien de sérieux pour débloquer Paris, assiégé cependant par des troupes trois fois moins nombreuses, et la capitulation de Bazaine à Metz, libérant les meilleurs soldats allemands, entraîne la défaite française. En outre, le rôle du matériel est beaucoup plus grand qu'en 1792, et l'Allemagne est devenue une grande puissance industrielle.

Mais la défaite a aussi des causes morales. L'idéal républicain manquait de



GUERRES DE LIBÉRATION (suite et fin)



Les barricades se sont dressées ; on les décore, après la bataille, avec les portraits de trois personnes qui ont plutôt l'air déconfit.

Jusqu'à l'Ukraine. A l'intérieur, la bourgeoisie, très peu importante en Russie, mais qui avait fait la première révolution, avec Kerenski, ne peut pas grand' chose contre la révolution bolchevik de Lénine, mais la noblesse, très nombreuse et influente et qui formait les cadres de l'armée, offre une forte opposition, elle groupe sur les frontières des armées contre-révolutionnaires, qui attaquent du nord, de l'ouest, du sud et de l'est. Ces armées seront aidées, dès la fin de la guerre mondiale, par des contingents alliés.

Ces difficultés paraissaient insurmontables. Mais peu de gens connaissaient aussi bien l'histoire de France que les révolutionnaires russes. C'est là que Lénine et ses amis s'étaient instruits. C'est de ses leçons qu'ils avaient préparé leur action.

Lénine savait qu'une révolution a besoin de cadres ; les cadres furent formés dans l'action illégale qui précédait la guerre. Il savait aussi qu'une révolution ne peut triompher que si elle sait passionner les masses sur son sort. Or, en 1917, le peuple russe veut la fin d'un conflit sans intérêt pour lui. Les ouvriers russes ont des revendications précises, comme leurs camarades d'occident. Mais l'énorme majorité des Russes était formée de paysans, extrêmement malheureux sur des terres très insuffisantes pour leur nombre croissant. Le programme révolutionnaire sera dès lors très simple : pour les soldats, la paix ; pour les ouvriers, la nationalisation des usines ; pour le paysan, la terre.

Mais comment lutter ? Comment promettre la paix à l'armée et aussitôt la lancer dans un nouveau combat ? Au début l'e nouveau régime ne dispose que des milices ouvrières, encadrées et formées dans l'usine, et qui avaient fait la révolution. Puis très vite, un miracle apparaît se produit. Ces soldats démoralisés qui avaient quitté d'eux-mêmes leur régiment, vont reprendre volontairement la lutte. Que s'est-il passé ? Ces hommes qui sont rentrés dans la vie civile se sont retrouvés au contact avec la réalité du champ ou de l'usine. Ils ont compris ce que le nouveau régime leur apportait pour le présent et plus encore pour l'avenir. Ils ont vu leurs espoirs menacés par une coalition d'armées contre-révolutionnaires et étrangères, la nouvelle guerre leur apparaît juste. A côté des gardes-rouges l'armée rouge surgit. D'abord peu nombreuse, elle est obligée à des voyages interminables pour faire face au danger. Elle lutte dans des conditions encore bien pires que les volontaires français de 92. Mais l'esprit est le même, l'idéal révolutionnaire est maintenu par les commissaires politiques, successeurs de nos représentants en mission, et en 1921, la Russie est libre : c'est-à-dire que son territoire est libéré, et qu'à l'intérieur elle a désormais la possibilité de poursuivre sa révolution.

LES CONDITIONS DE SUCCÈS D'UNE GUERRE DE LIBÉRATION

Les conditions matérielles sont impor-

tantes. Il faut évidemment à l'armée une préparation technique suffisante.

En 92, les envahisseurs mirent des mois à s'ébranler laissant ainsi un précieux répit aux volontaires.

En Russie, les premières troupes rouges cédèrent du terrain pour gagner du temps.

En 70 au contraire, à peine formés, les Francs-Tireurs furent jetés dans de grandes batailles contre des troupes aguerries et en plein élan offensif.

Mais les conditions morales sont plus importantes encore : pour bien se battre, une armée doit saisir pourquoi elle se bat et la victoire ne doit pas signifier un simple retour au passé, elle doit permettre la continuation de la marche en avant. C'est dans l'avenir et non dans le passé, qu'on trouve la force du sacrifice. Il faut avoir la certitude que chaque sacrifice enlève un obstacle.

Pendant la révolution française comme pendant la révolution russe, c'est un pays en pleine marche qui doit se défendre. Dans les deux cas, l'idéal de la nation et l'idéal de l'armée se confondent. Cette union, condition de la victoire, n'est possible que dans une marche en avant.

En 1944, libérer la France, c'est libérer son sol, c'est aussi rendre le peuple français libre de construire son armée comme il l'entend. D'ailleurs la France est peut-être le seul pays au monde qui puisse retrouver au plus profond de son passé la tradition de la lutte pour un avenir libre.

Chant des Partisans Français

ILLUSTRATION DE G. MANILLIER

Nous préférons que ce chant soit anonyme, il appartient ainsi à tous les Francs-Tireurs. Il doit être chanté sur un rythme pesant et martelé. Les nuances, pour n'être qu'indiquées, en ressortiront plus fortement.

Pesant mais sans lenteur

1. A - mi, en-tends-tu Le vol
2. Mon - tez de la mine, Descen-

noir des cor - beaux, Sur nos plai - nes? A - mi, en-tends-tu Les cris sourds du pa -
dez des col - lines Ca-ma - ra - des. Sor - tez de la paille Les fu - sils, la mi -

ys Qu'on en - chaf - ne? O - hé, Par - ti - sans Ou - vri - ers et Pa - y - sans, C'est l'a -
traille, Les gre - na - des! O - hé les tu - eurs A la balle ou au cou - teau Tu - ez

FIN.

lar - mel Ce soir l'en-ne - mi Con - naï - tra le prix du sang Et les lar - mes. 2. Mon -
vi - tel *FIN.*

Ami, entend - tu
Le vol noir des corbeaux
Sur nos plaines ?
Ami, entend - tu
Les cris sourds du pays
Qu'on enchaîne ?
Ohé, Partisans,
Ouvriers et Paysans,
C'est l'alarme !
Ce soit l'ennemi
Connaîtra le prix du sang
Et les larmes
Montez de la mine,
Descendez des collines,
Camarades.
Sortez de la paille,
Les fusils, la mitraille,
Les grenades.

Ohé, les tueurs,
A la balle ou au couteau,
Tuez vite !
Ohé, saboteur,
Attention à ton fardeau.
Dynamite !
C'est nous qui brisons
Les barreaux des prisons
Pour nos frères.
La haine à nos trousses
Et la faim qui nous pousse,
La misère...

Ici, nous, vois-tu,
Nous, on marche et nous on tue,
Nous, on crève
Ici chacun sait
Ce qu'il veut, ce qu'il fait
Quand il passe...
Ami, si tu - mes
Un ami sort de l'ombre
A ta place.
Demain, du sang noir
Sèchera au grand soleil
Sur les routes.
Siffler, compagnons...
Dans la nuit, la liberté
Nous écouté.

(Un couplet sifflé).



L'ÉVOLUTION SOCIALE EN ANGLETERRE

de 1940 à 1944

C'est à titre d'information que nous donnons ce résumé d'une conférence faite par une personnalité britannique. Sans contester les chiffres ni aucune des données intéressantes de cet exposé, nous sommes loin de partager ses manières de voir et son optimisme. Le nivellement alimentaire et la généralisation du capitalisme ne sont peut-être pas la meilleure façon de résoudre le problème social. Bien des maux paraissent à l'auteur guéris, qui ne sont sans doute qu'endormis. Nous donnons cependant au lecteur à titre de document et de témoignage cette note, où il trouvera certainement à puisser.

1° Mobilisation de toutes les ressources humaines.

Le chômage qui était avant-guerre la plaie de l'Angleterre a complètement disparu. En outre dix millions de femmes travaillent maintenant. Tout est subordonné à la guerre : les industries qui ne lui étaient pas essentielles ont été éliminées. Chacun travaille d'arrache-pied, car chacun sait qu'il travaille pour la guerre.

Les résultats matériels de cette mobilisation sont les suivants :

a) Malgré ses 10.000.000 de soldats l'Angleterre produit plus qu'avant-guerre. Le revenu national a augmenté de 10 à 15 %.

b) La situation de la classe ouvrière s'est améliorée par rapport aux autres classes ; non pas tant à cause de l'augmentation de salaire à peu près égale à celle des prix que par suite du travail de tous les membres de la famille.

Effet sur la psychologie ouvrière :

Tout le pays a accepté librement d'être mobilisé pour un grand effort national. Les masses sont déterminées à agir pour que l'économie soit dirigée demain pour des buts de paix comme elle l'est aujourd'hui pour des buts de guerre, afin qu'on ne retombe pas dans le chômage d'avant 1939.

2° Rationnement.

Organisé depuis le début de la guerre, il assure à tous le nécessaire pour une vie simple et saine. La consommation du lait est plus grande qu'avant-guerre. Le marché d'un certain nombre d'objets de luxe est demeuré libre afin d'assurer l'absorption du pouvoir d'achat des riches. Il n'y a pas de marché noir et le Ministre du ravitaillement est le plus populaire de tous les ministres.

Ce rationnement a introduit un esprit d'égalité dans la communauté anglaise et maintenu un excellent état de santé général.

30 % des dépenses de la classe ouvrière portent sur des objets rationnés et tarifés. Certains d'entre eux sont à un taux inférieur au prix de revient, la différence étant supportée par l'Etat.

3° Politique financière et Impôts.

En 1943, l'Angleterre dépense pour la guerre 15.000.000 de livres par jour. Par rapport à avant-guerre le budget est sextuplé.

Augmentation des impôts sur le revenu.

Ils prélevent 50 % sur les revenus qui dé-

passent 300 livres par an. Pour la première fois dans l'histoire d'Angleterre, ils touchent la classe ouvrière. Au-dessus de 2.000 livres de revenu il y a une surtaxe de 80 %. Un impôt supplémentaire frappe les profits qui dépassent le taux moyen des profits d'avant-guerre.

Augmentation des impôts indirects sur le tabac, bière, etc...

Par suite de ces diverses mesures, la plus grande partie de l'effort de guerre est payée au jour le jour. L'inflation est donc évitée.

Le résultat le plus important est la création d'une société égalitaire. Personne ne peut gagner plus de 3.000 livres par an ; entre riches et pauvres la différence ne va pas de 1 à 10.

Deuxième résultat : une nette prise de conscience par la classe ouvrière de ses devoirs envers l'Etat.

4° Epargne.

Il y a plus d'argent en circulation qu'avant-guerre et d'autre part pas de possibilité de le dépenser, d'où la nécessité de l'épargne. Celle-ci constitue un immense mouvement national organisé et en faveur duquel s'exerce toute une propagande. Sept milliards de livres ont été épargnés, plus de la moitié de cette somme est constituée par de petites épargnes. Tout le monde est ainsi devenu capitaliste, ce qui est un élément de stabilité.

Sur un budget de 6 milliards de livres, 3 milliards et demi sont couverts par l'impôt, le reste par l'épargne, par les emprunts nationaux et par la mobilisation d'une partie des avoirs britanniques à l'étranger.

En moyenne, sur un salaire de 100 livres par an, 45 sont employées pour la consommation, 36 perçues par l'impôt et 19 épargnées.

En 1936, sur 100 livres, 71 allaient à la consommation, 23 en impôt et 6 en épargne.

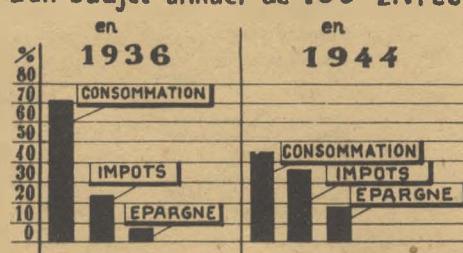
Depuis la guerre, la consommation a été réduite d'environ 30 %, ce qui explique qu'on ait pu éviter l'inflation.

La hausse des prix qui a eu lieu presque entièrement au début de la guerre n'a pas dépassé 40 %. Les prix sont fixés depuis 1942 et l'augmentation a été moins forte pour les objets de première nécessité.

5° Relations entre patrons et ouvriers.

Comment soutenir cet effort continu en évitant les conflits et les grèves ? D'août 1939 à août 1943 il y a eu par suite de grèves

RÉPARTITION MOYENNE d'un budget annuel de 100 Livres



5.000.000 de journées de travail perdues, contre 37.000.000 pour la période équivalente de la guerre de 1914-1918, la perte de travail pendant cette guerre représente en moyenne une demi-heure par ouvrier et par an.

Les patrons ne peuvent renvoyer un ouvrier sans l'autorisation gouvernementale.

L'ouvrier a le sentiment que c'est la guerre et que l'hitlérisme menace le mouvement ouvrier autant que le pays.

Chacun sent donc qu'il travaille non pour le patron mais pour la défense de l'Angleterre et pour sa conception de vie.

Rôle remarquable joué par les syndicats.

Le gouvernement est un gouvernement de coalition. Le ministre du travail est un syndicaliste et les travailleurs sentent qu'ils sont représentés partout.

Développement des comités mixtes de production dans les usines. Les ouvriers élisent leurs représentants. Ces comités sont habilités pour arrêter non seulement les questions sociales mais aussi les questions de production. Ils peuvent discuter des salaires. Il faut noter toutefois que cette dernière question leur échappe plutôt parce qu'elle est réglée sur un plan plus général entre les représentants des patrons, des syndicats et du Gouvernement.

Ces comités mixtes existent dans toutes les usines de l'Etat et dans un nombre toujours croissant d'industries particulières. Ils ne sont pas imposés obligatoirement par une loi mais sont le fruit de l'empirisme britannique qui en a reconnu la nécessité et la bienfaisance.

On assiste ainsi à une démocratisation progressive des usines, puisque la démocratie est le régime qui assure le contrôle du pouvoir par le peuple, dans notre civilisation industrielle il ne peut y avoir de véritable démocratie s'il n'y a pas de contrôle du peuple sur l'industrie. Le contrôle politique est de moins en moins suffisant pour assurer la véritable démocratie.

6° Les femmes.

Nous avons vu que 10.000.000 de femmes sont enregistrées dans les usines, les services sociaux, les services auxiliaires de l'armée. 9 sur 10 des célibataires de 19 à 45 ans travaillent et une sur quatre femmes mariées. Dans leur personnel, les usines aéronautiques emploient 40 % d'ouvrières. Il y a des femmes qui occupent des postes très importants dans les ministères ou dans l'industrie.

La femme britannique a de plus en plus conscience de son rôle dans la société, de son égalité avec l'homme.

En 1918, les femmes ont acquis le droit de vote. Elles acquièrent maintenant des droits sociaux et économiques.

Ainsi l'Angleterre en guerre s'est-elle nettement engagée dans la voie de l'économie dirigée et de la mobilisation intégrale des forces nationales. Cela ne va pas sans poser d'immenses problèmes pour demain :

— problèmes économiques : il s'agira au lendemain de la paix de trouver des débouchés nouveaux à une industrie toute entière tournée vers la guerre. Il est vrai qu'il y aura du travail à faire en Europe, ne serait-ce que pour reconstruire les 4 millions de maisons qui sont déjà détruites.

— problèmes humains : il s'agira de rendre un sens à la vie humaine monopolisée par la guerre, de lui trouver, à elle aussi, des débouchés nouveaux. D'où la nécessité d'une réforme de l'éducation.

UN EXEMPLE de l'effort de guerre

C'EST au XIII^e siècle que prit naissance l'activité industrielle de Saint-Etienne, mais jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, elle demeura incohérente. En 1764, une réorganisation technique, limitant le nombre des modèles, donna d'excellents résultats. La Société devint Manufacture Royale. Dès lors toutes les périodes de production intensive qu'elle connaît coïncideront avec les périodes militaires les plus importantes de notre histoire. Saint-Etienne, peut-on dire, travailla toujours pour la victoire.

En 1789, la Manufacture Nationale — M. A. S. — fournit des armes aux soldats de la Révolution. Aujourd'hui, elle travaille fébrilement pour l'armée nouvelle, qui englobe les F.F.I. avec leur jeune ardeur.

Dans l'intervalle, en 1918, 14.000 ouvriers fabriquèrent des fusils, des mitrailleuses, des freins pour notre 75. Puis, vint la période difficile de l'après-guerre, pendant laquelle le chiffre des ouvriers tomba à 1.200. Mais cette inertie n'était qu'apparente : on perfectionnait, on créait des prototypes. Les autorités militaires compétentes adoptaient le fusil à répétition modèle 36, le pistolet automatique 7/65 et le pistolet mitrailleur.

La M.A.S. avait également présenté une mitrailleuse 8 mm. plus maniable que la Hotchkiss, difficile à transporter en raison de son poids. Mais les crédits firent défaut pour leur fabrication en grande série et, en 1939, il fallut procéder à une complète mise en train.

Des projets d'agrandissement furent, à ce moment, envisagés et partiellement réalisés, qui permirent à 11.000 ouvriers de forger chaque mois 25 à 30.000 armes pendant la période 1939-1940.

Une commission ennemie s'installa à la M.A.S. en 1942, pour la diriger et la contrôler. Aussitôt, une entente tacite s'établit entre la Direction, les cadres et les ouvriers pour organiser le sabotage sur une vaste échelle. Les pièces du fusil allemand K 3 furent particulièrement visées. Une lettre de Berlin, émanant du Contrôle Industriel de la « Grande Europe » protesta avec véhémence contre « l'inertie et les négligences qui étaient à la base de la mauvaise fabrication ».



Photo Edition Sava

SAINT-ÉTIENNE FORGE LA VICTOIRE

A la Manufacture, d'habiles excuses — ajoutées à la lourdeur germanique — permirent aux ouvriers d'éviter de fabriquer des pièces pour l'industrie de guerre. « Il leur manque toujours quelque chose », disaient les Allemands. Par contre, chacun, du même cœur, pensait à l'avenir et les techniciens mettaient au point des pièces de précision que seuls les Boches fabriquaient jusqu'alors. En grand secret, et pour débarrasser leur pays du joug de l'opresseur, le moment venu, les ouvriers produisirent ces pièces...

Puis l'épopée commença. Saint-Etienne fut libérée le 19 août.

A ce moment, la situation de la Manufacture n'était guère favorable. Mais pour tous les travailleurs de Saint-Etienne, c'était une question d'honneur d'assurer une reprise rapide de la production.

Fournir des armes est tout autre chose que procéder à une livraison d'ordre commercial. Tous le comprurent. Et pourtant,

on se trouvait en présence d'usines partiellement dévastées par les bombardements et dont le matériel avait été détérioré.

Le Commandement militaire local, se préoccupant immédiatement du problème, créa une section spéciale avec les lieutenants Humbert et Girin. La direction de la Manufacture prit, en plein accord avec lui, les mesures les plus urgentes. Cette section de l'Armement fut chargée de mettre tout en œuvre pour assurer la reprise rapide des fabrications interrompues, en ce qui concerne, au moins, les armes pouvant être construites dans un court délai.

L'ardeur et l'intelligence ne firent pas défaut. Sous l'occupation, des prodiges avaient été accomplis. Entre mille exemples, il faut signaler qu'à Saint-Etienne 2.000 tonnes de blindage avaient été camouflées, malgré la surveillance des Boches et qu'à Gravanches, grâce au magnifique courage du directeur et de cinq hommes — pour lesquels des citations ont été



Des immeubles en partie détruits, d'autres rasés...

La guerre n'est pas qu'une affaire d'hommes. Les femmes sont au travail, car la vie des femmes et des enfants dépend aussi de la guerre.

proposées — le dépiégeage et le déminage de tous les stocks d'armes et de munitions a pu être réalisé au moment même où tout allait sauter.

A Saint-Etienne, il fallait rassembler le plus possible de matériel pour faciliter la conduite des opérations de harcèlement contre les troupes allemandes qui remontaient la vallée du Rhône et qui ne cessèrent que le 3 septembre.

L'élan fut magnifique : le 21 août, les ateliers étaient déserts ; le 22, chacun était à son poste ; le 23, des grenades « sortaient ».

Il n'était pas encore possible de fabriquer des armes de guerre proprement dites, mais chacun comprit qu'il fallait parer au plus pressé et donner des moyens d'attaque et de défense à ceux qui poursuivaient sur les routes l'ennemi désemparé. En quelques jours, plusieurs milliers de fusils de chasse, 100.000 cartouches chevrotines, plusieurs centaines d'armes de

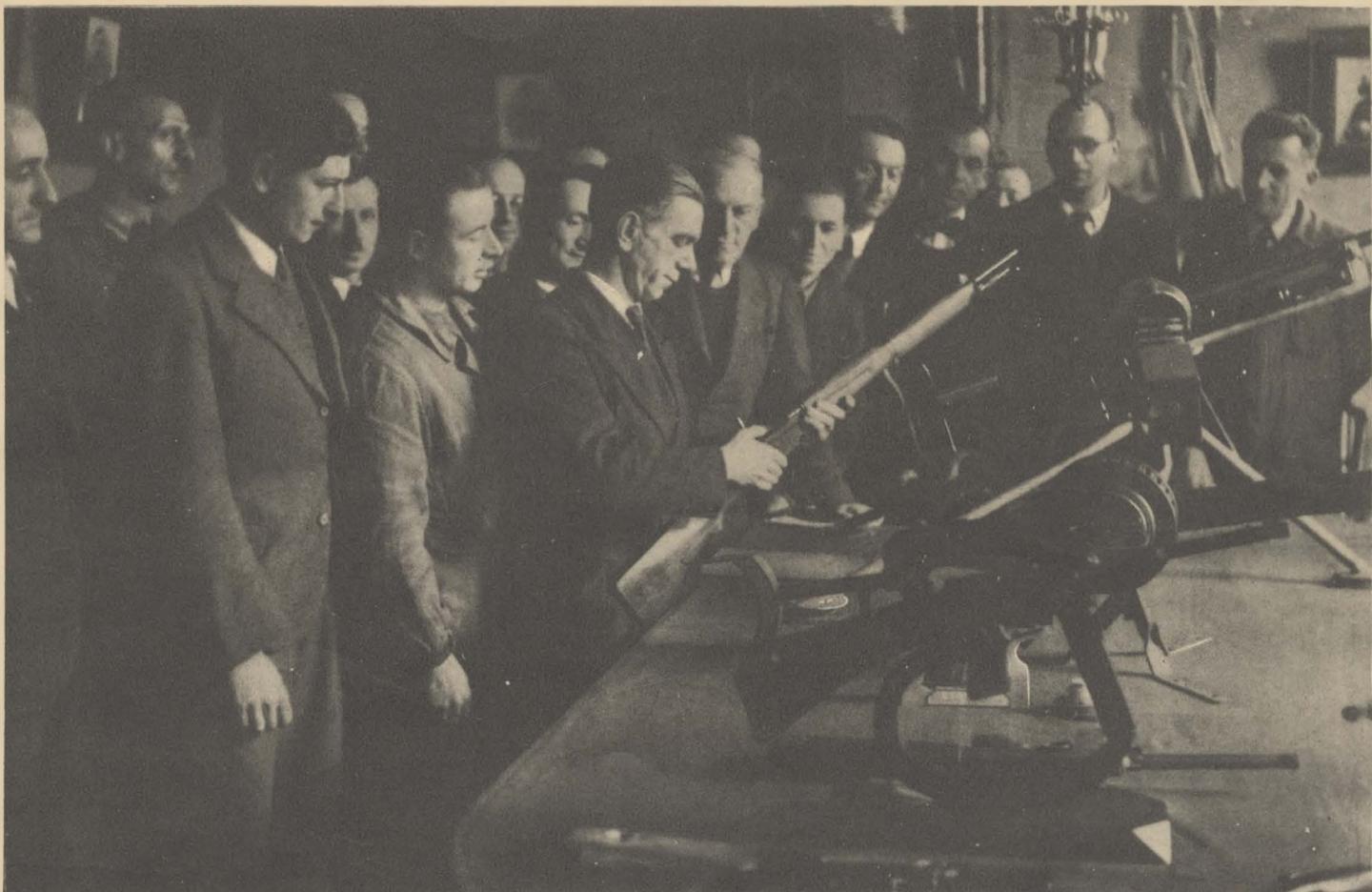
guerre et un millier de grenades furent livrés.

Ce résultat étonnant ne fut obtenu que grâce à une collaboration étroite entre les différents organismes de la Résistance et les directeurs de fabriques, mais surtout à l'ardente volonté de la population ouvrière.

Une dizaine de milliers d'ouvriers travaillaient à la M.A.S. et 1.500 à la Manufacture d'armes et de cycles.

Mais toutes les communications étaient coupées — on sait qu'il en fut ainsi pendant plusieurs semaines — et il ne pouvait être question d'attendre les ordres du pouvoir central. Le directeur de la M.A.S. prit alors contact avec le Comité de Libération Départementale, avec l'Etat-Major de la XIV^e Région et avec la Première Armée et décida de reprendre toutes les fabrications possibles. De son côté, la Manufacture d'armes et de cycles s'entendait avec la M.A.S. et mettait immédiatement en cours de fabrication les revolvers qui étaient sa spécialité. Les pièces dissimulées étaient rapidement montées.





Photos Edition Sèvres.

Conseil de production. — Les délégués des syndicats, des cadres (U.C.I.F.) et de la Direction, chacun en tenue de travail, sont groupés autour du Colonel de Vals.

On ne fera jamais assez l'éloge des travailleurs stéphanois. Un simple fait éclairera leur état d'esprit à ce moment : peu de temps après la libération, on fit circuler dans les rues de la ville la première pièce de 105 d'une série commandée par les Allemands et dont ils n'avaient pu obtenir livraison.

Ainsi, il fallait d'abord assurer une reprise rapide. Ce fut fait sans retard. A présent, il faut améliorer non seulement la production — ceci pour l'immédiat — mais encore la condition sociale des travailleurs — ceci pour le futur.

Le 25 novembre dernier, une réunion groupait à la préfecture de la Loire tous les représentants des usines de l'Etat, tous ceux des entreprises privées ainsi que les représentants des ouvriers. L'objet de cette réunion était simple : augmenter la production.

Il est pleinement atteint, puisque actuellement la cadence de sortie des fabrications à la M.A.S. augmente chaque mois.

D'autre part, la Subdivision de la Loire a fait effectuer le recensement de tous les moyens dont dispose l'industrie privée dans le département. Ce sont d'ailleurs les industriels eux-mêmes qui s'empressent de faire connaître leurs disponibilités. Le résultat sera communiqué à la M.A.S. afin

de mettre tout le matériel possible à la disposition des fabrications de guerre.

Le directeur de la M.A.S., le colonel de Vals, nous a confirmé, en termes émouvants, la bonne volonté et l'effort inlassa-

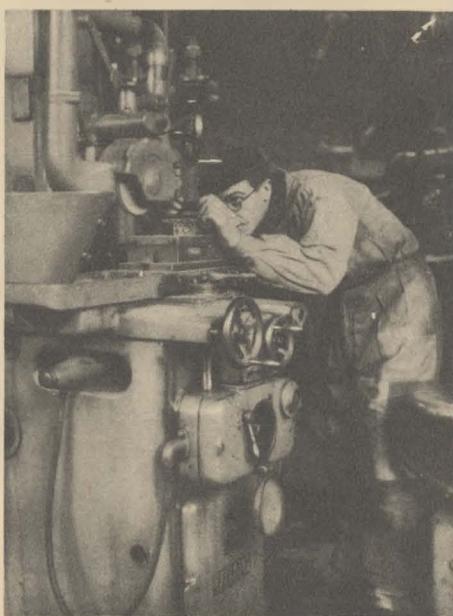
ble de tous en vue d'augmenter et d'améliorer la production.

De leur côté, les délégués de la C.G.T. et des syndicats chrétiens ont été unanimes à proclamer leur résolution et celle-ci ne s'exprime pas seulement en paroles. Les actes suivent. C'est ainsi que les syndicats, les cadres groupés dans l'U.C.I.F. et la direction ont tous des représentants au sein d'un organisme jeune, le Conseil de la Production, au nom éloquent, qui prend toutes les initiatives nécessaires pour accroître le rendement et améliorer la vie des ouvriers. Il a lancé des manifestes appelant au travail intensif cadres et ouvriers pour armer nos soldats déjà victorieux. Des sanctions ont également été prises. Les ouvriers suivent les chefs de leurs syndicats et le Conseil de la Production. Ils ont parfaitement compris la nécessité de l'effort qu'on leur demande.

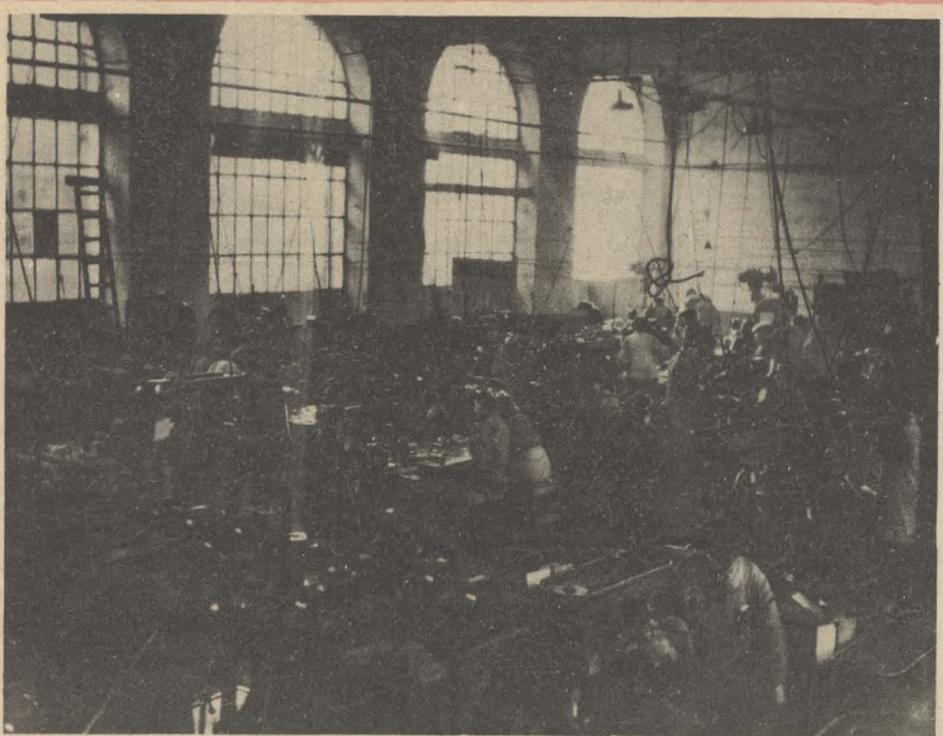
L'un d'eux nous déclarait : « Bien sûr, il faut travailler. J'ai un fils en Maurienne. Mon aîné a été assassiné par la Gestapo et il faut bien donner des armes aux F.F.I. pour le venger ».

Hier, à l'usine, sous l'occupation, on comptait 17 % de blessés parmi le personnel. Aujourd'hui 1 %. Ces chiffres se passent de commentaires...

Le Conseil de Production a essayé de



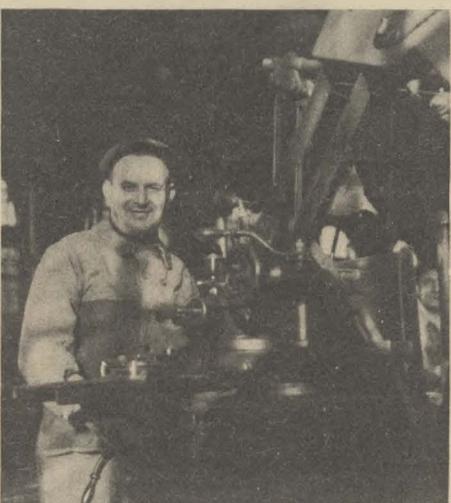
Avec quel désir de bien faire, ce jeune spécialiste met en place une petite pièce, chef-d'œuvre de précision, sur le plateau magnétique de sa rectifieuse.



Dans l'atelier, chacun a sa place. Équipe 4, équipe 5... et c'est une usine faite de multiples communautés.



"Pendant l'entre-deux guerres" Sous une inertie apparente, on prépare l'avenir...



L'ouvrier, à sa machine, voit sa puissance multipliée. Il travaille pour une guerre juste et libératrice. Il peut être heureux.

Photos Edition Sèvè.



Un dur métier, celui de la forge... De cette matière informe sortira tout à l'heure la pièce de précision étudiée au 1/1000^e.

Un EXEMPLE de l'EFFORT de GUERRE

Suite et fin

constituer des équipes de huit heures se relayant sans interruption, mais cette formule — dite des « trois postes » — n'a pas donné de bons résultats, car il faut reviser fréquemment les machines qui, pendant quatre ans ont été, volontairement, mal entretenues.

Sur le plan social, la M.A.S. distribue 7.500 repas par jour dans ses cantines et s'efforce de faciliter la vie des travailleurs. Mais les pouvoirs publics doivent veiller, eux aussi, à ce que les ouvriers soient logés et nourris convenablement, à ce que les soins nécessaires soient donnés à leurs enfants et aussi à ce qu'ils disposent pour leurs moments de repos de bibliothèques et de jeux sportifs.

Il faudrait aussi augmenter les salaires des agents de maîtrise, afin d'encourager les jeunes à devenir des spécialistes. A ce sujet, une innovation heureuse a été réalisée par la création d'un stage de trois mois pour tous les manœuvres, en vue de leur faire acquérir des connaissances techniques qui leur permettent de se perfectionner. C'est dans cette voie qu'il faut persévéérer.

Notre conclusion sera optimiste. Evidemment, les transports constituent encore un « point névralgique », malgré l'effort de l'Etat-Major.

Nous avons souligné l'accroissement incessant de la production. Chaque mois, la M.A.S. fournit des armes à d'importantes unités. Les chiffres ne sauraient être publiés, mais nous pouvons dire qu'ils sont réconfortants. Certaines armes de grandes qualité, sortent avec dix à quinze jours d'avance sur les délais prévus. D'autres armes, destinées à l'infanterie, sont en cours de fabrication.

Et, de toutes les usines de France sortent aussi des canons, des chars, des mortiers, des fusils, des grenades.

S'ils sortent en si grandes quantités, c'est qu'en maints endroits les ouvriers ont décidé spontanément, ou accepté dès qu'on leur a demandé, de faire un nombre d'heures de travail supérieur à l'horaire normal.

Nous savons par les lettres des soldats qui se battent aux frontières que la contribution volontaire ainsi apportée par les travailleurs est appréciée à sa juste valeur par les combattants. La solidarité du front et de l'arrière laborieux s'inscrit ici non plus seulement en d'éloquentes proclamations mais dans les faits eux-mêmes. Un courant s'établit entre Français, qui les anime tous en vue de l'ultime effort pour la victoire.

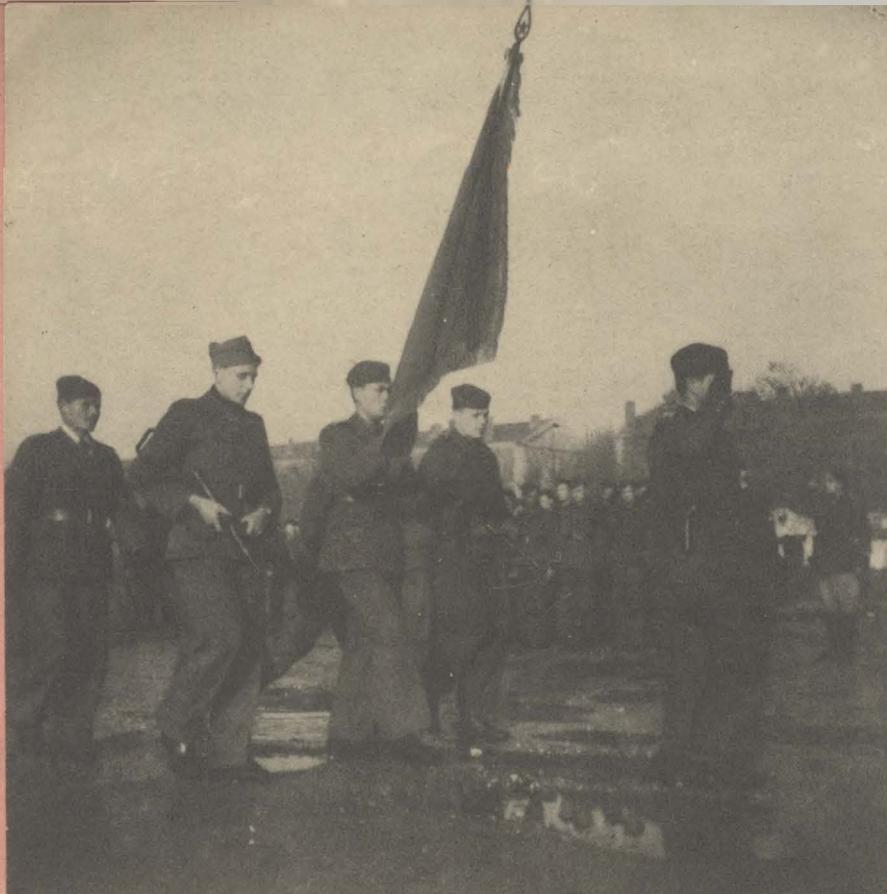
Oui, nos soldats de l'armée nouvelle peuvent avoir confiance. Cadres et spécialistes, ouvriers et patrons de toutes nos provinces travaillent pour eux et travailleront bien.

Septembre 1944. — Les débarquements aériens de Hollande. Planeurs-transporteurs de troupes photographiés au sol par un "Spitfire". Les appareils s'ouvrent normalement au sol pour permettre la sortie des passagers. Mais certains se sont brisés en atterrissant sur les talus de gauche.



INFORMATIONS MILITAIRES

PRISE D'ARMES A LA CASERNE



Le drapeau soviétique passe avec sa garde.



Le Colonel Descour passe lentement en revue les soldats russes dont les regards droits soutiennent le sien.



Le Colonel Descour sur le podium prononce son discours.



Et dans le ciel montent, unis, le drapeau rouge de l'U.R.S.S. et le drapeau tricolore de la France.



L'alignement impeccable des soldats russes.

POUR célébrer le pacte franco-soviétique, une prise d'armes eut lieu à la Part-Dieu, en présence du colonel Descour.

Les couleurs françaises et alliées surmontent la tribune. Une banderole rouge se détache : « Nous saluons l'amitié des peuples franco-soviétiques ».

Soldats français et russes sont placés face à face, vêtus uniformément de kaki ; seul le teint plus cuivré et les étincelantes épaulettes rouge et or des troupes soviétiques permettent de les distinguer des soldats du 1^{er} Régiment de F.F.I. du Rhône.

Quel symbole dans cette double armée face à face...

Des commandements fusent. Une sonnerie éclate et le colonel Descour passe lentement en revue les soldats russes dont les regards droits soutiennent le sien.

De chaque côté de la tribune, les deux drapeaux avec leur garde d'honneur ont déjà pris place.

La sonnerie « Au Drapeau » retentit. Escorté des colonels Ruby, Huet, Chevalier et Lacaze, le colonel Descour s'incline.

« Envoyez les couleurs ».

Et dans le ciel montent, unis, le drapeau rouge de l'U.R.S.S. et le drapeau tricolore de la France, tandis que la musique du 1^{er} Régiment du Rhône joue l'hymne russe et la Marseillaise. Toutes les pensées s'élèvent vers le sacrifice victorieux des héros de la Liberté.

A la tribune, le colonel Descour exprime cette émotion :

Une grande joie a fait battre nos cœurs dimanche quand nous avons appris l'heureuse conclusion de la visite de notre chef suprême, le général de Gaulle au Maréchal Staline.

Nous avons voulu que cette joie éclatât aux yeux de tous et c'est pourquoi nous sommes réunis aujourd'hui avec nos frères d'armes de l'Armée Soviétique pour communier ensemble dans un même souffle d'enthousiasme et d'espérance.

Par la faute de l'Allemagne, dont le

FRANCO-SOVIÉTIQUE DE LA PART-DIEU

nom seul évoque à nos yeux la haine, le crime et la honte — qu'elle soit impériale ou nazie — l'Europe a été plongée, selon l'expression du Général de Gaulle, dans une nouvelle guerre de Trente Ans qui a mis en lumière à son début comme à son terme victorieux, que nous apercevons aujourd'hui, la solidarité de la France et de la Russie, toutes deux sans peur et sans reproche.

C'est sur la Marne que la France a sauvé le Monde en 1914, tandis que la Russie retenait en Prusse Orientale les corps d'armée qui eussent peut-être permis à l'ennemi de nous porter un coup mortel.

Trente ans après, la Russie Soviétique, au cours d'une lutte gigantesque devant Moscou et devant Stalingrad, sur la Volga — la Marne russe — arrêtait le monstre et le chassait sur la « terre brûlée » jusqu'à sa tanière.

Maintenant la victoire est toute proche; sans crainte, nous pouvons affirmer notre volonté commune de reconstruire un Monde plus pur et plus fraternel.

**VIVE LA RUSSIE SOVIETIQUE
VIVENT LES NATIONS ALLIÉES
VIVE LA FRANCE »**

Le Lieutenant Morgan apporte ensuite le « Salut enflammé de l'Armée Rouge ».

« Notre armée, en accord avec la France et les Alliés, anéantira le fascisme et assurera la paix du monde ».

Un hurrah s'échappa de la poitrine de tous les soldats.

Puis le défilé commence. Là où, il y a seulement quelques mois encore, la botte ennemie martelait notre sol, une marche entraîne côte à côte les soldats français et leurs frères d'armes soviétiques.

Ainsi se termine cette simple et grande cérémonie.

Les troupes s'éloignent.

Dans le ciel flottent encore, unies, les deux couleurs amies claquant au vent, gage d'une alliance fraternelle et durable.

Le drapeau du 1^{er} Régiment du Rhône et son célèbre porte-drapeau



Photos Service Cinématographique de l'Armée - Correspondant Cadin



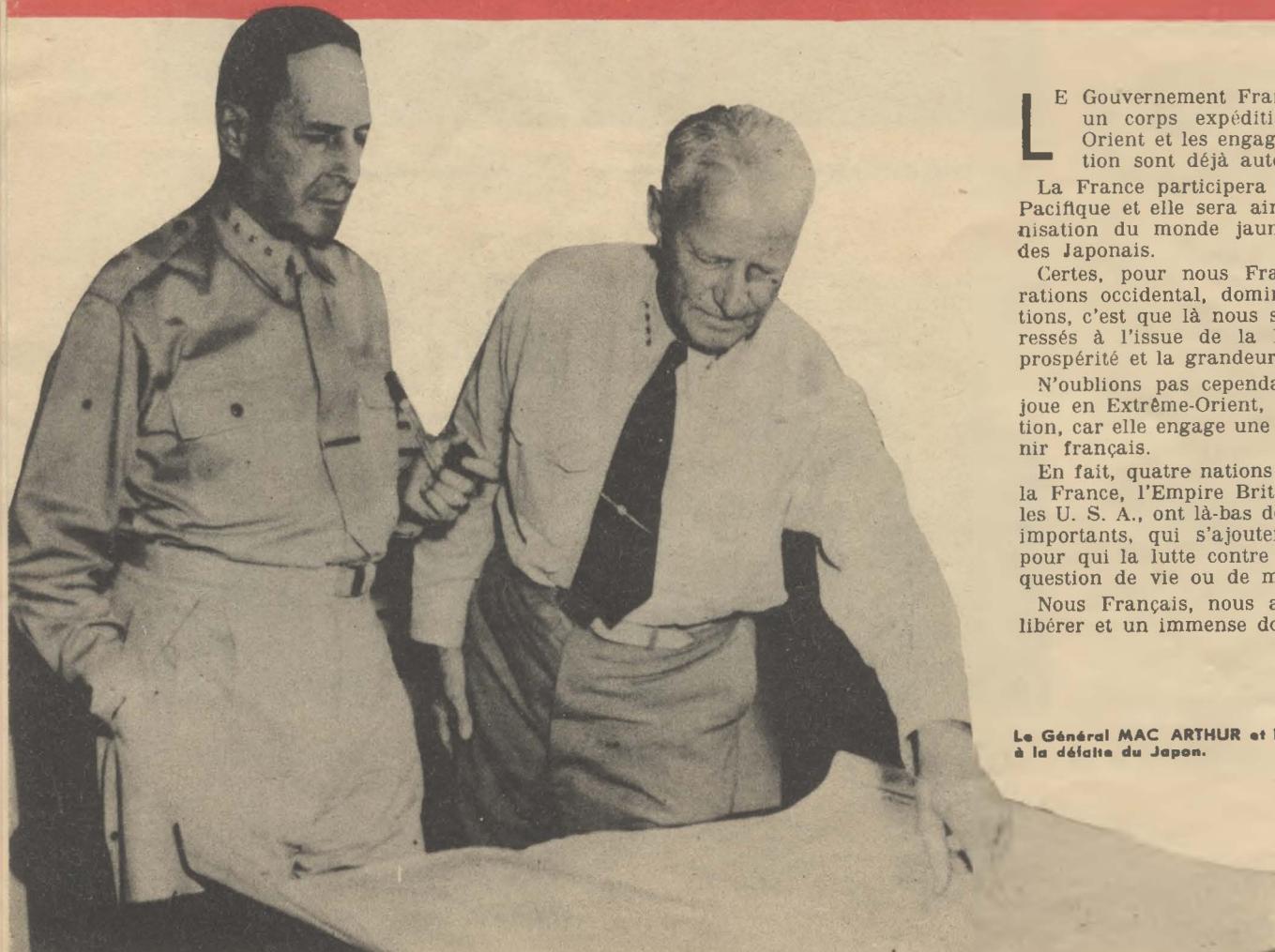
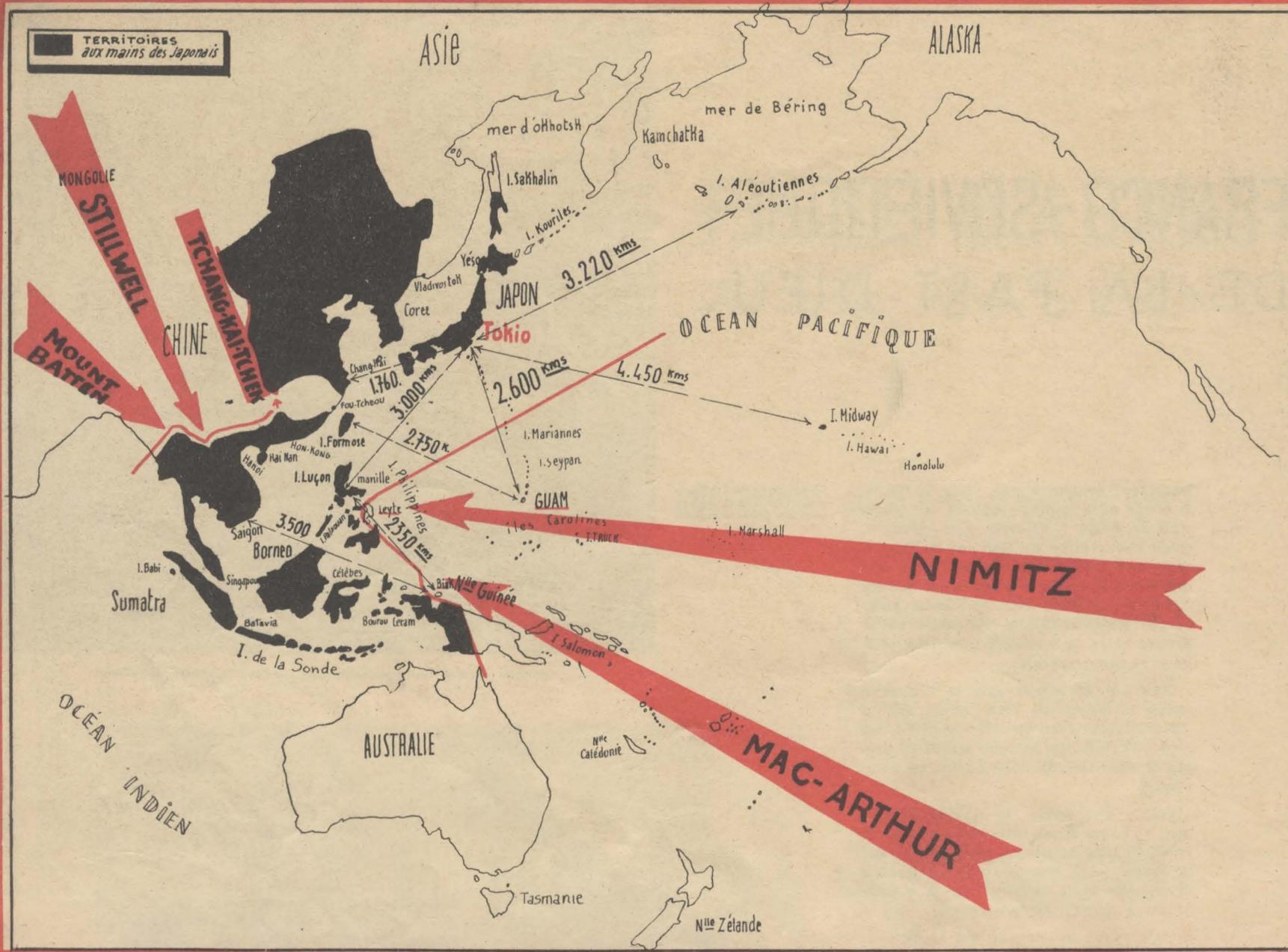
Le Lieutenant Morgan prend à son tour la parole.

Le défilé des troupes soviétiques



Le Colonel Descour serre la main des officiers russes.

Le salut aux couleurs.



LE Gouvernement Français a décidé de créer un corps expéditionnaire pour l'Extrême-Orient et les engagements pour cette formation sont déjà autorisés.

La France participera donc à la libération du Pacifique et elle sera ainsi présente à la réorganisation du monde jaune qui suivra la défaite des Japonais.

Certes, pour nous Français, le théâtre d'opérations occidental, domine toutes nos préoccupations, c'est que là nous sommes directement intéressés à l'issue de la lutte dont dépendent la prospérité et la grandeur de la France.

N'oublions pas cependant que la partie qui se joue en Extrême-Orient, mérite aussi notre attention, car elle engage une part importante de l'avenir français.

En fait, quatre nations d'Europe et d'Amérique, la France, l'Empire Britannique, les Pays-Bas et les U. S. A., ont là-bas des intérêts plus ou moins importants, qui s'ajoutent à ceux de la Chine, pour qui la lutte contre l'empire nippon est une question de vie ou de mort.

Nous Français, nous avons notre Indochine à libérer et un immense domaine matériel et moral

Le Général MAC ARTHUR et le Général NIMITZ travaillent à la défaite du Japon.

GUERRE DANS LE PACIFIQUE

à reconquérir. Souvenons-nous que nos intérêts économiques en Chine sont importants et que l'influence spirituelle que nous a value l'action de nos intellectuels et surtout le dévouement de nos missionnaires, représente des valeurs qui méritent d'être défendues. D'ailleurs, que ce soit en Orient ou en Occident, au-dessus des intérêts nationaux, il y a deux conceptions philosophiques de la vie qui s'affrontent.

La guerre d'Europe ne se sépare donc pas de la guerre d'Asie. C'est d'ailleurs ce qu'ont compris les U.S.A. quand ils ont décidé d'en finir avec l'Allemagne afin de se retourner, toutes forces réunies, contre l'Empire du Soleil Levant.

Avant d'aborder l'historique des opérations, il est nécessaire de se faire une idée des distances qui, dans le Pacifique, dominent la conduite de la guerre.

Là-bas, on compte les distances par milliers de kilomètres. C'est ainsi que de Tokio à la base américaine de Attu, dans les Aléoutiennes, il y a 3.226 kilomètres, à Shanghai 1.762, à Darwin en Australie 5.430, à Manille 3.000, aux Mœdway 4.425, à Rangoon 4.950.

Le problème des transports, qu'il soit naval ou aérien domine toute la stratégie.

I. — LE JAPON ATTAQUE

En juillet 1937, prétextant des incidents, le Japon attaque la Chine. Malgré le courage des troupes chinoises, les grandes villes de l'Empire du Milieu : Shanghai (août 37), Hankéou, Nankin (15 décembre 1937), Canton, tombent tour à tour au pouvoir de l'agresseur.

Mais la guerre perd bientôt de sa rapidité, les Nippons lancent des colonnes vers l'intérieur, franchissent de grandes distances, mais, à aucun moment, ils ne peuvent obtenir un succès décisif.

Tchang-Kai-Chek, le généralissime chinois, s'est replié vers l'ouest, sur Tchou-King, couvrant sa retraite de milliers de guérillas insaisissables qui harcèlent les Japonais et coupent leurs lignes de communications. Ne pouvant résoudre la question chinoise par la force, les Japonais tentent une manœuvre politique ; ils essaient de créer à Nankin, un gouvernement à leur solde, celui de Wang-Ching-Wei. Mais l'autorité de cette pseudo-république reste faible et ne s'étend qu'aux zones contrôlées par les troupes d'opérations nipponnes.

Tchang-Kai-Chek, soutenu par les Américains et par les Européens, peut continuer à alimenter pendant les années 38 et 39, sa guérilla perpétuelle. Il dispose pour se ravitailler de :

la route de Birmanie qui le relie aux Indes,

la voie ferrée du Yunnan, qui le remet en communication avec l'Indochine, la route rouge de Russie.

C'est à fermer ces routes que les Nippons vont s'employer. Profitant de l'effondrement de la France en 1940, le Japon nous oblige à fermer la voie du Yunnan, puis il prend pied en Indochine et il y installe des bases.

Il est bon de rappeler que grâce à la ligne du Yunnan, l'aide apportée par la France à la Chine fut, jusqu'à juin 1940, substantielle.

Pour le Japon, ce n'était que des préliminaires. En avril 41, par la signature d'un pacte avec l'U.R.S.S., il coupe le ravitaillement par la route rouge.

Puis ce fut la guerre du Pacifique (décembre 41), dont nous reparlerons plus loin.

Singapour tombé en janvier 42 et Rangoon en mars 42, la route de Birmanie est coupée et la Chine isolée. Mais dès 42, les Alliés comprirent que si l'on voulait venir à bout du Japon, il fallait maintenir la Chine en guerre et pour cela l'alimenter en matériel.

L'aviation permit de rétablir la liaison de la Chine avec les Alliés, en même temps que les armées de l'air américaines s'installaient en Chine.

De plus, les Anglo-Américains travail-

lèrent à rétablir une communication terrestre par la route de l'Assam.

Mais entre-temps, c'était dans le Pacifique que s'était porté l'intérêt de la lutte en Extrême-Orient.

II. — PEARL-HARBOUR

La guerre faisait rage en Europe depuis plus de deux ans, la France était mise hors de combat, la flotte française désarmée, la flotte britannique en Méditerranée ou dans l'Atlantique faisait face à la terrible offensive sous-marine de l'amiral Donitz, les troupes allemandes qui avaient pénétré en Russie, arrivaient aux portes de Moscou.

Les politiques japonais crurent que l'occasion était venue de créer à peu de frais, l'immense empire d'Asie dont ils rêvent et dont ils situent les bornes aux Indes et en Australie.

De 7 décembre 1941, ce fut le coup de tonnerre de Pearl-Harbour : la flotte américaine surprise au mouillage dans les îles Hawaï, y subit de lourdes pertes et fut immobilisée pendant plusieurs mois. Puis, ce fut la perte de Hong-Kong et le désastre de Singapour (janvier 1942).

La flotte anglaise est vaincue à Malacca, celle des Néerlandais écrasée à Sourabaya et c'est l'invasion des Indes

Par l'ouverture de ses mâchoires, le bateau américain LST dégorge troupe et matériel.



GUERRE DANS LE PACIFIQUE

Néerlandaises, de la Malaisie, de la Birmanie (mars 1942), des Philippines. Ceylan et les Indes travaillées à l'intérieur par des agitations politiques graves, sont menacées. Dans le Pacifique sud, l'investissement de l'Australie commence.

III. — LES ANGLO-SAXONS RÉSISTENT

Mais le Japon est arrivé aux extrémités du monde extrême-oriental. Pour aller de nouveau de l'avant, il lui faut maintenant régler le sort de l'Australie et des Indes.

Comment obtenir de tels résultats sans un répit indispensable ?

Sur ce front de plus de 8.000 kilomètres deux zones résistent : au nord, les Américains ont envoyé à Tchang-Kai-Chek, le général Stillwell et une petite armée qui harcèle les Japonais et rétablira les communications aériennes entre l'Inde et la Chine.

Sur la frontière des Indes, les troupes hindoues du général Wavell tiennent leurs positions, tandis qu'à l'intérieur, les fauteurs de troubles sont paralysés.

Au sud, en Nouvelle-Guinée, toutes les attaques nippones contre Port-Moresby échouent et sur mer ce sont les batailles des Midway (juin 1942) où une flotte nippone est stoppée par la marine et l'aviation de l'amiral Nimitz.

Les Hawaï et l'Australie sont sauvées. Le général Mac Arthur, le valeureux défenseur des Philippines, vient de prendre le commandement dans le Pacifique sud.

Il a profondément médité sur les procédures de la guerre employées par les Nippons et sur les causes de leurs succès. Il a travaillé à mettre au point les méthodes pour les contrecarrer.

Profitant de la supériorité technique de l'aviation américaine qui commence à s'affirmer, il va attaquer les Japonais en sautant d'une île à l'autre, après l'avoir isolée par les airs et par les mers, ce qui va lui permettre d'abord, de dégager l'Australie et il commence en chassant les Nippons des îles Salomon.

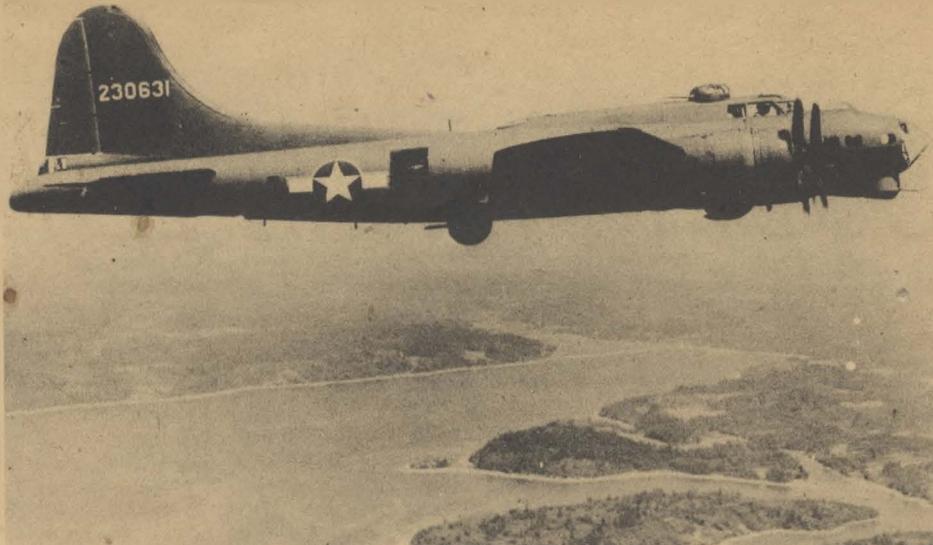
IV. — LES DECISIONS DES CONFÉRENCES DE QUÉBEC ET DU CAIRE.

En août 43, à Québec et en novembre de la même année au Caire, la question de la lutte contre l'Empire du Soleil Levant a été étudiée et le commandement réorganisé.

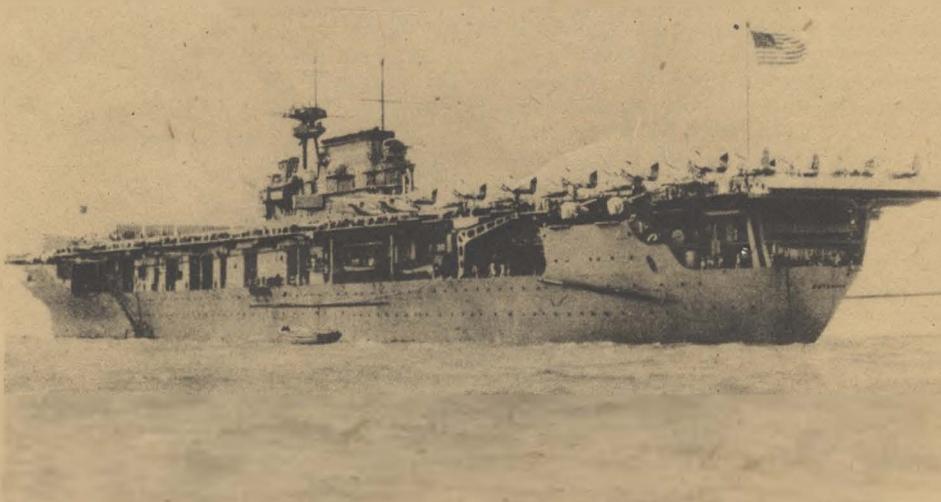
L'amiral américain Nimitz est chargé de la campagne contre les îles Carolines, Mariannes et Marshall, avec les Philippines comme objectif lointain. Le général Mac Arthur qui a sous ses ordres des troupes australiennes et américaines, vise la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Guinée et les Philippines.

Lord Louis Mount Batten commande les forces hindoues en Birmanie et dans l'Océan Indien.

En Chine, sous Tchang-Kai-Chek, le



Bombardiers et bateaux à l'assaut du Japon. — Une nouvelle forteresse volante, dont la puissance de feu est augmentée d'un Chin Turret (tour-mitrailleur) sous le "nez" de l'avion



Le plus glorieux des porte-avions américains, qui commence sa carrière à Pearl-Harbour. Il a été le premier porte-avion à recevoir une citation présidentielle.

général Stillwell animera les éléments américains et chinois.

V. — LES ANGLO-SAXONS ATTAquent

Les mesures prises au cours des conférences interalliées ne tardent pas à faire sentir leurs effets.

En décembre 1943, les Américains et les Australiens améliorent leurs positions en Nouvelle-Guinée et attaquent la Nouvelle-Bretagne, puis ils débarquent dans les îles Ellice, les Gilbert, les Carolines et les Marshall.

Au début de 1944, ils combattent la grande base japonaise de Truk. En mars 1944, l'infanterie de marine des U.S. s'empare des îles de l'Amirauté.

Le 5 juin, c'est le débarquement à Saipan qui est pris après de sanglants combats et en dépit des réactions de la flotte japonaise.

Pour se faire une idée de la progression des Alliés, il faut noter que des îles Ellice au Marshall il y a 4.500 kilomètres. Par leur établissement à Saipan et à Biak, les Alliés sont à 2.500 kilomètres de Tokio et à 1.300 des Philippines.

Une nouvelle phase de la campagne va bientôt commencer.

VI. — LA RÉSISTANCE CHINOISE

Mais la guerre continue en Chine. Tentant de s'échapper de la supériorité navale et aérienne, les Japonais, craignant de voir leurs communications coupées avec l'Indochine et la Birmanie, cherchent à se créer en Chine une grande voie de communications terrestre.

Durant l'été 1944, ils déclenchent une grande offensive dans le but de contrôler toute la voie ferrée qui mène de Pékin à Canton.

A la suite de la bataille de Changsa (7 juillet 1944), ils y réussissent dans une certaine mesure.

Ils s'emparent de vastes régions qui servaient à l'approvisionnement de la Chine libre, et ils menacent de contrôler toutes les côtes chinoises, ce qui rend plus difficile un débarquement allié.

Comme l'a dit le président Roosevelt, la situation demeure grave en Chine. L'empire du Milieu est la seule base permettant l'attaque en force de la forteresse Japon, et l'écrasement de sa puissance militaire et industrielle.

Aussi, nous allons voir pendant toute l'année 1944, les Alliés s'efforcer d'ouvrir les routes de la Chine.

Au sud, la construction de la route de l'Assam continue à travers les massifs de l'Himalaya, c'est une œuvre colossale qui, lorsqu'elle sera réalisée, sauvera la Chine de l'asphyxie qui la menace.

Toutefois, les Chinois et les Américains ne se font pas d'illusions, cette route de montagne, lorsqu'elle sera achevée, ne permettra jamais un trafic suffisant pour alimenter la guerre.

Il faut donc ouvrir d'autres voies.

C'est à cela que travaille chacun dans leur secteur, lord Louis Mountbatten et le général Stillwell qui essaient d'ouvrir la route de Birmanie et celle du Tonkin.

Il faut s'attendre avant la fin de la saison des pluies, à voir les opérations reprendre dans cette région.

VII. — ATTAQUES DES PHILLIPINES

Pendant ce temps, à 5.000 kilomètres de là, Mac Arthur et Nimitz continuent, à travers le Pacifique, leur progression méthodique, en sautant d'îles en îles.

Les 20 et 23 octobre, ils réussissent à débarquer dans les îles de Samar et de Leyte, de l'archipel des Philippines, pendant que leur aviation attaque Formose.

A l'heure actuelle, les opérations de débarquement se poursuivent favorablement, malgré les réactions de la flotte japonaise, et l'on peut dire que 1945 verra les Alliés à proximité de l'Indochine et

de la côte chinoise et que, vraisemblablement, ils pourront tenter d'ouvrir par mer la route de la Chine libre.

S'ils y parviennent, c'est tout l'archipel nippon qui, dans son ensemble, avec tout ce qu'il comporte d'entassement humain autour des centres industriels, qui sera sous les coups des super-forteresses volantes, et de plus, les routes de l'Insulinde seront coupées.

Certes, le Japon ne sera pas facile à abattre, il dispose encore, malgré les pertes causées par la campagne de Chine, d'une puissante armée, mais n'oublions pas que toutes les forces qu'il entretient outre-mer sont ravitaillées en grande partie par sa marine marchande.

De plus, il a besoin des richesses de l'Insulinde pour continuer la guerre, il faut donc des transports.

Or, la flotte marchande japonaise attaquée sans cesse par les avions et les sous-marins anglo-américains, a déjà subi de très lourdes pertes.

Il ne faut cependant pas se faire d'illusions, la tâche d'écrasement du Japon demandera de la persévérance, et les Alliés y sont décidés.

L'amiral américain King n'a-t-il pas révélé récemment que le programme naval, pour l'année 1945, envisageait une dépense de 32 milliards de dollars.

L'Angleterre n'est pas moins décidée, rappelons-nous cette parole de Churchill :

« Tout homme, tout navire, tout avion servant le Roi, qui pourra partir pour le Pacifique, y sera envoyé et maintenu au combat par la communauté britannique et ceci par priorité sur tous autres intérêts et ce pendant autant d'années de flamme qu'il faudra pour amener les Japonais à se soumettre à leur tour. »

LA FRANCE DANS LA GUERRE

Pour nous, Français, qui avons naturellement notre esprit tourné vers nos chères provinces d'Alsace et de Lorraine et plus loin vers le Rhin, gage de notre sécurité, nous ne devons pas perdre de vue l'importance de la partie qui se joue en Extrême-Orient. Nous ne devons pas oublier qu'en Indochine 25 millions de Français ou de protégés Français attendent, eux aussi, l'heure de la délivrance.

Il y a un devoir impérieux qui s'impose à nous. La France n'est pas qu'une puissance européenne, elle est aussi une puissance mondiale, elle doit être présente dans tous les lieux où se jouent les destinés du monde.

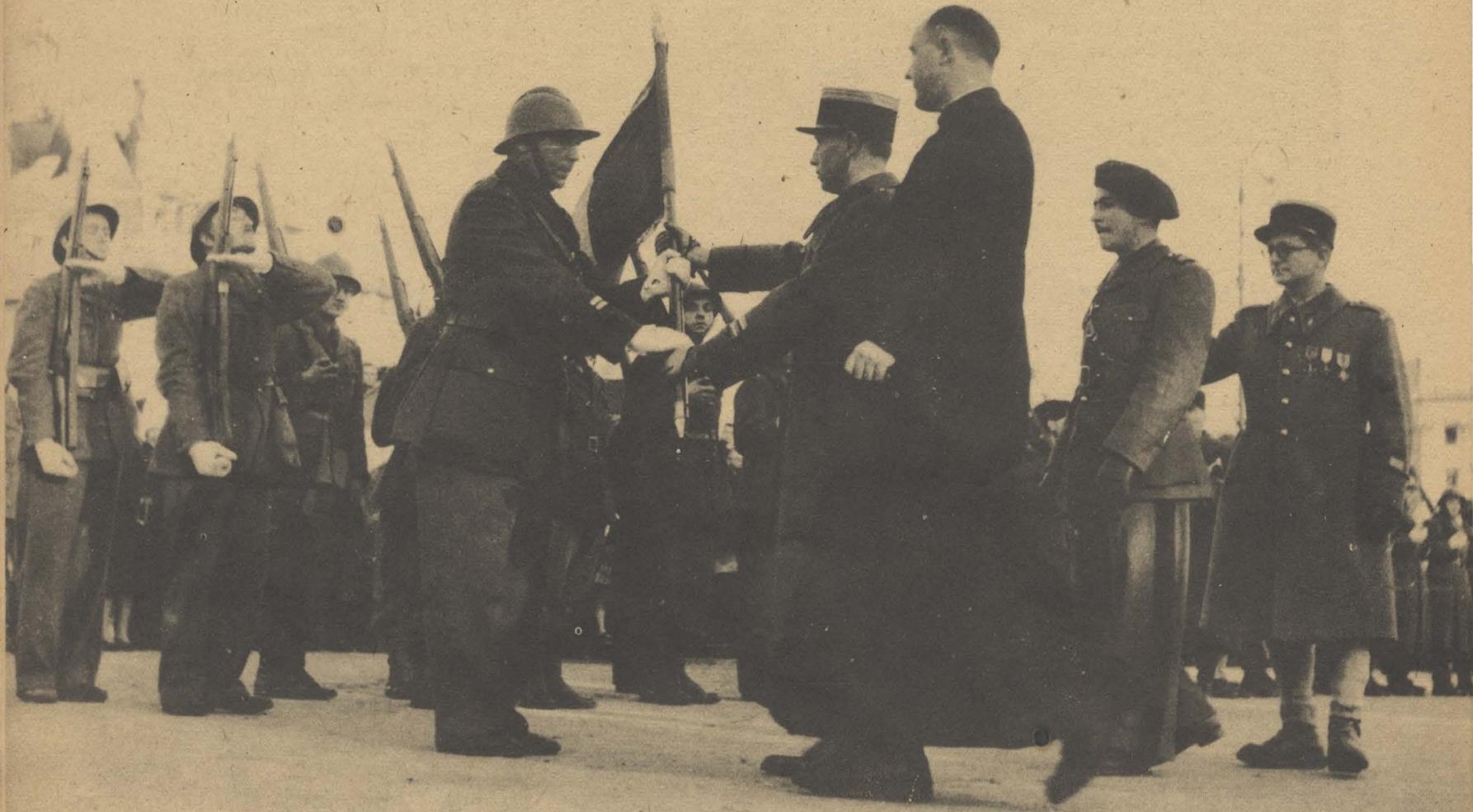
C'est pour cela qu'elle doit apporter sa contribution à la lutte qui se déroule dans le Pacifique.

Le grand ouvrier de la grandeur française qu'est le général de Gaulle l'a très bien compris lorsqu'il a décidé la création du corps expéditionnaire d'Extrême-Orient.

"Normandie" renfloué traverse New-York. Il a été renfloué et rééquipé par des experts américains, après l'incendie qui le fit couler il y a deux ans.



Le Lieutenant-Colonel BOUSQUET caché par le R. P. RAVIER remet le drapeau au 157^e R. I.



LE RETOUR DES DRAPEAUX



Le 19 novembre, devant les détachements de la garnison, les drapeaux de nos régiments, cachés sous l'occupation, ont été solennellement remis en garde aux F. F. I. de Lyon. Ceux qui les cachèrent étaient justement associés à cette cérémonie : un civil, un prêtre, une petite fille..., émouvant témoignage de l'union de tous dans la Résistance.

Ainsi, ces vieux drapeaux, chargés de gloire et de batailles, reparaissent, face

aux jeunes troupes victorieuses. Rien ne fut plus émouvant que cette rencontre, que cette reconnaissance. Jeunes soldats, ces drapeaux vous revenaient. C'est grâce à vous qu'ils ont pu retrouver la lumière du soleil, sans être ternis d'aucun déshonneur. Jeunes soldats de l'Armée populaire, l'armée d'hier lègue ses drapeaux à ceux qui sont l'armée de demain. Voilà la tradition que nous ne voulons pas rompre, l'héritage dont nous sommes déposi-

taires. Notre armée renaissante a retrouvé ses drapeaux. Ainsi, nous renouons avec nos pères, avec le meilleur d'eux-mêmes arrivé jusqu'à nous : ces symboles chargés des noms de leurs exploits.

Voilà donc ce que nous avions mérité dans nos camps surmontés de quelque drapeau anonyme qu'il fallait descendre à chaque avion, de venir à la rencontre de cette vieille gloire, de posséder enfin et de brandir ces riches étoffes, en vainqueurs, à la face du monde.



Défilé du 9^e Cuir, sur la place Bellecour.



Ci-dessus : Salut au drapeau du Régiment du Rhône.

Ci-dessous : Le défilé de l'Ecole des cadres de Saint-Genis.



les engagements au titre des Troupes Coloniales, réf. : mémento Cdt Subdivision paragraphe F-4).

Le Colonel DESCOUR,
Gouverneur Militaire de Lyon,
Commandant la XIV^e Région P. I.

**CANDIDATS AU BACCALAUREAT
ENGAGES AUX F. F. I.**

(Note de service n° 10.712/3 du 7 décembre 1944 du Gouvernement Militaire de Lyon et XIV^e Région).

Plusieurs jeunes gens servant actuellement aux F. F. I. n'ont pu, par suite de

leur activité de résistance, passer les examens qu'ils avaient préparés.

Or, il m'a été signalé que des sessions spéciales de baccalauréat doivent avoir lieu pour les jeunes gens dont les études ont été bouleversées par les événements de guerre. (une de ces sessions est prévue à Lyon pour janvier).

Il importe donc que toutes facilités soient données aux F. F. I. intéressés pour qu'ils puissent se présenter aux sessions précitées.

Notification n° 391/3 en date du 12 décembre 1944 de la Subdivision de Lyon.

La plus grande liberté devra être laissée aux F. F. I. candidats au baccalauréat pour la session de janvier afin de leur permettre de préparer leur examen. En cas de déplacement de leur unité, ils devront être laissés sur place et mis si nécessaire en subsistance à la Cie d'Isolés de la Subdivision.

Mise en congé des classes 32 et plus anciennes

I. — Afin de permettre aux Bureaux de Recrutement de contrôler la mise en congé des réservistes appartenant aux classes 1932 et plus anciennes, chaque Corps ou Service adressera au Bureau de Recrutement des intéressés :

- directement en ce qui concerne la Métropole,
- par l'intermédiaire des Bureaux des Effectifs divisionnaires en ce qui concerne l'Afrique du Nord,

une liste nominative en double exemplaire, du modèle ci-joint, de tous les réservistes des classes susvisées, mis en congé le 15 novembre 1944, par application du décret référencé.

Ces listes serviront en même temps d'avis de mutations et de bordereau d'en-

voi pour les pièces matricules qui seront jointes.

L'un des deux exemplaires sera adressé en retour aux Corps et Services à titre d'accusé de réception.

II. — Les pièces matricules strictement mises à jour porteront la mention :

« Mis en congé (décret du 27 octobre 1944) et renvoyé dans ses foyers le 14 novembre 1944. Rayé des contrôles le dit jour. Déclare se retirer à..... »

Certifié

Le..... Chef de Corps ou de Service :

Signature.

DÉSIGNATION DU CORPS

NOMS et Prénoms	Classe de Recrutement	Classe de Mobilisation	Matricule au Recrutement + intéressé	Grade	Date de mise en congé	Adresse où se retire l'intéressé	PIÈCES JOINTES					Observations
							Livret	Plaque identité	Dossier médical	Fiche de mise en congé	Autres pièces	

III. — Les Chefs de Corps et des Services feront parvenir également aux Bureaux de Recrutement intéressés la liste nominative des réservistes appartenant aux classes 1932 et plus anciennes maintenus sous les drapeaux sur leur demande.

IV. — Ces prescriptions seront appliquées sans nouvel avis à chaque libération collective.

NOTA. — Par Bureau de Recrutement intéressé, il faut entendre, jusqu'à nouvel ordre, le Bureau de Recrutement qui a pris le réserviste en charge depuis son rappel sous les drapeaux.

Décret

Le Gouvernement Provisoire de la République Française, ,

Sur le rapport du Ministre de la Guerre, du Ministre de la Marine et du Ministre de l'Air,

Vu l'ordonnance du 3 juin 1943 portant institution du Comité-Français de la Libération Nationale ensemble les ordonnances des 3 juin et 4 septembre 1944.

Vu le décret du 1^{er} septembre 1939 ordonnant la mobilisation générale.

DECREE

Article premier. — Sont mis en congé de longue durée, les hommes de troupe et les sous-officiers de réserve des Armées de Terre, de Mer et de l'Air, appartenant aux classes 1930 incluse et plus anciennes, qu'ils aient été rappelés par voie d'appel individuel ou par suite de la mobilisation de leur classe.

Art. 2. — Cette mise en congé s'effectuera conformément aux modalités suivantes :

Classes 1922 et plus anciennes seront mises en congé le 15 novembre 1944
Classes 1923 et 1924 15 décembre 1944
Classes 1925 et 1926 15 janvier 1945
Classes 1927 et 1928 15 février 1945
Classes 1929 et 1930 15 mars 1945

Art. 3. — Le Ministre de la Guerre, le Ministre de la Marine et le Ministre de l'Air

sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 27 octobre 1944.

Ch. de GAULLE.

Par le Gouvernement Provisoire
de la République Française

Le Ministre de la Guerre :

A. DIETHELM.

Le Ministre de la Marine :

Louis JACQUINOT.

Le Ministre de l'Air :

Charles TILLON.

**Feuilles de Renseignements
relative à la mise en congé de longue
durée des classes anciennes.**

DEMANDE

1. La question a été posée de savoir si : les réservistes susceptibles d'être mis en congé de longue durée en exécution des dispositions du décret du 27 octobre 1944 peuvent être maintenus en activité, sur leur demande, au titre de leur corps actuel d'affectation ?

2. Dans l'affirmative, ces réservistes devront renoncer par écrit au bénéfice de leur envoi en congé. Ils pourront également s'ils le désirent contracter un engagement pour la mise en congé ?

I. — Le décret du 27 octobre 1944 relatif à la mise en congé des réservistes des classes 1930 incluse et plus anciennes rappelés sous les drapeaux est adressé ci-joint.

II. — Le télégramme n° 1324 EMGG/I du 17 novembre 1944 relatif à la mise en congé des classes 1922 et plus anciennes à la date du 15 novembre 1944 par application du décret précité a été notifié le 21 novembre sous le n° 212 I/E.

III. — Tous les Corps ou Services de la 14^e Région adresseront à la Direction Régionale du S.N.S. intéressé :

a) Une liste nominative en double exemplaire du modèle joint à la présente D.M. de tous les réservistes mis en congé le 15 novembre 1944 ;

b) Les pièces matriculaires qu'ils pourraient détenir (après les avoir mises à jour) ;

c) La liste nominative des réservistes des classes 1922 et plus anciennes maintenus sous les drapeaux sur leur demande.

IV. — Tous les Corps et Services de la 14^e Région adresseront les mêmes renseignements pour les différentes mises en congé collectives prévues par le décret du 27 octobre 1944 précité, ou tout autre mise en congé collective.

V — Il est fait envoi ci-joint de la Feuille de Renseignements n° 1841 EMGG/I du 1^{er} décembre 1944 relative aux réservistes des classes 1930 et plus anciennes volontaires pour rester sous les drapeaux.

nécessité. Ils prendront toutes les mesures qu'ils jugeront utiles pour prévenir le désir de certains éléments d'y contrevenir et pour ramener dans le droit chemin ceux qui, au moment de manifestations semblables, se fourvoieraient hors de celui-ci.

Le Colonel DESCOUR,
Gouverneur Militaire de Lyon
Commandant la XIV^e Région P. I.
P.O. le Colonel CHEVALIER,
Adjoint au Commandant de la XIV^e Région.
Signé : CHEVALIER.

3^e BUREAU

Manifestation sur la voie publique

Il m'a été signalé qu'au cours de la manifestation du 5 décembre à Lyon, un certain nombre d'individus armés et habillés en F. F. I. avaient participé à la manifestation et étaient même entrés à l'intérieur de la Prison St-Paul, avec les manifestants.

L'Armée ne peut que se tenir en dehors de toute espèce de manifestation sur la voie publique.

Aussi l'interdis à tous les militaires de prendre part à un cortège de quelque nature qu'il soit manifestant dans la rue.

Les Chefs à tous les échelons sont responsables de l'exécution de cet ordre par leurs propres troupes.

Ils donneront à cet égard toute l'instruction nécessaire pour faire comprendre autour d'eux et à leurs Unités cette

la guerre continue!



SKIEURS...

**L'Armée des Alpes vous attend
POUR LES ENGAGEMENTS :**

S'adresser aux **SUBDIVISIONS MILITAIRES**
et aux **GENDARMERIES**.

— INSIGNES ÉMAIL —
POUR L'ARMÉE

DRAGO

FABRICANT-ÉDITEUR
Fournisseur des Unités F.F.I.

PARIS - 25, rue Béranger
39, rue Gioffredo - **NICE** - 21, av. de la Victoire



Insigne de la
Compagnie FFI
SCAMARONI

Réalisé dans
nos
ATELIERS

ABONNEMENTS :

Vous pouvez souscrire un abonnement de **trois mois** à la Revue "**Aux Armes**" pour la somme de **40 frs**

Versement que vous pourrez effectuer par chèque postal ou mandat-carte adressé à la Revue "**Aux Armes**" Etat-Major de la 14^e Région, 31, Place Bellecour - LYON

Vous serez sûr ainsi de recevoir régulièrement tous nos numéros au fur et à mesure de leur parution.

GIRAUD-RIVOIRE, imp., LYON
Dépôt légal n° 67

"Aux Armes" n° 4 a été tiré à
18.000 exemplaires

AUX ARMES!

Voici l'aube de 1945 après tant d'aubes sanglantes...

N'OUBLIONS JAMAIS 1944!



*Ce serait TRAHIR leur mémoire.
et leur sacrifice.*